

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

ANNE BONHOMME

ATTENDRE



Illustrations de Cathy Devilder

EDITIONS LE COCQUIER

DANIEL CHARNEUX

Deux reines pour un trône



Philippe Cantraine

DEVANT la grande patience (poèmes)

Caracères

Jean-Marie Corbusier Textes

Printemps pour un autre rivage

Dominique Neuforge Encre



Le Taillis Pré

Michel Ducobu

L'ombre de l'aube



Illustration : Mams Henion
Préface : Pierre Guérande

EDITIONS LE COCQUIER

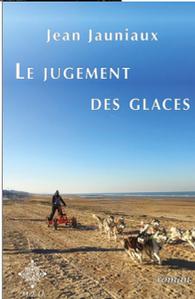
GAËTAN FAUCER

SOUS-BOCK



LAMIROY

Jean Jauniaux
LE JUGEMENT DES GLACES



Olivier Terwagne

L'automne en juillet

Poèmes et impromptus

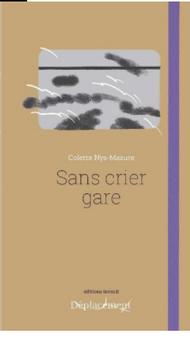


ÉDITH SODCKINDT

A comme Angot



Sans crier gare

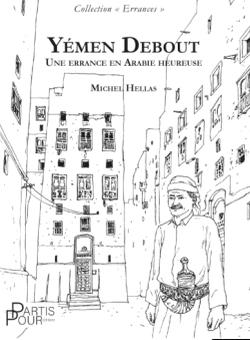


EDITIONS LE COCQUIER

Collection « Errances »

YÉMEN DEBOUT

UNE ERRANCE EN ARABIE HEUREUSE

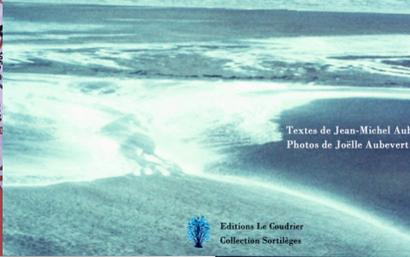


ARTIS POUR



Daniel Charneux
UNE SEMAINE DE VACANCE roman

Journal d'un départ - Photographies de Bretagne



Textes de Jean-Michel Aubert
Photos de Joëlle Aubevert



Editions Le Guerdien
Collection Sortilèges

Michel Joiret

L'HEURE DU CONTE



roman



FRANZ EBELERS

MÉLUSINE

ROMAN



A BRUXELLES

la Belgique fantastique

avant et après Jean Ray

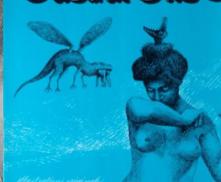
28 contes bizarres et surréalistes
édités et présentés par
JEAN-BAPTISTE BARONIAN

Deuxième des lettres belges de langue française
TEXTILES
FANTASTIQUEURS

Gérard PREVOT
LE DÉMON DE FÉVRIER



JACQUES STERNBERG
CONTES GLACES



PRÉSIDENT

Poste à pourvoir

VICE-PRÉSIDENTS

MICHEL JOIRET
MARTINE ROUHART

TRÉSORIER

FRÉDÉRIC BEGUIN

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

CHRISTIAN DEBRUYNE

CONSERVATEUR DU MUSÉE

CAMILLE LEMONNIER
JEAN-LOUP SEBAN

ADMINISTRATEURS

ÉRIC ALLARD
ISABELLE BIELECKI
CARINO BUCCIARELLI
ARNAUD DELCORTE
COLETTE FRÈRE
SYLVIE GODEFROID
ANNE-MICHÈLE HAMESSE
PHILIPPE LEUCKX
ROBERT MASSART
JEAN-POL MASSON
ALEXANDRE MILLON
YVES NAMUR
ÉVELYNE WILWERTH

S O M M A I R E

Anita De Meyer: in memoriam par Thierry-Marie Delaunois	3
Les Fantastiqueurs par Michel Joiret	5
Les entretiens de l'AEB Michel Hellas par Alexandre Millon	40
Prix du Premier roman belge à l'Abbaye de Villers	44
Lectures	46
Activités de nos membres	76
<i>Toi qui pâlis au nom de Vancouver...</i> Exposition Marcel Thiry	78

Éditeur responsable: Carino Bucciarelli
Comité de rédaction: Carino Bucciarelli, Anne-Michèle Hamesse, Martine Rouhart, Michel Joiret.
Mise en page et iconographie : Frédéric Vinclair
Impression: Relie-Art (Bruxelles)

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Anita De Meyer : in memoriam

par **Thierry-Marie Delaunois**

Une silhouette élancée, une personnalité qui ne manquait pas d'attirer l'attention, une indiscutable passion pour les Arts, les Lettres, le théâtre et le cinéma, c'était tout elle, Anita De Meyer, artiste-peintre figurative, journaliste accréditée, photographe professionnelle, comédienne mais également auteure d'articles-chroniques d'événements, de scénarios, de sketches, également de nouvelles publiées aux Editions Novelas (recueil : *Ne pas rester sur le carreau*, 2024). Maîtres-mots ? Humour et suspense, et elle savait y faire : en lecture publique à l'Espace Art Gallery, elle savait nous capter et nous faire sourire. Accroche garantie.

D'une fidélité sans faille aux rencontres littéraires, Anita arpentait sans cesse, d'année en année, la Foire du Livre de Bruxelles à Tour et Taxis, messagère par l'image d'attitudes, de sourires, de poses, d'anecdotes prises sur le vif ; membre de l'AREAW, elle était une fervente de la Maison des Ecrivains, faisant le bonheur des Soirées des Lettres toujours par l'image, ces soirées, elle ne les manquait sous aucun prétexte. Un rhume ou la voix quelque peu enrouée ? Elle était là avec son appareil, attentive aux intervenants, à leurs propos, à cet instantané qu'il lui fallait capter pour la postérité.

Ses tableaux, souvent très expressifs, étaient exposés à Bruxelles, Namur, Liège, entre autres, mais également bien plus loin comme en Colombie et en France. Paris, ville d'Arts, de Lettres, de sons, d'images à profusion, l'avait honorée.

Quadrilingue français - néerlandais - anglais - allemand, elle

récitait Shakespeare comme elle respirait. To be...

Cette année 2024 avait vu la publication de ses deux nouvelles qu'elle a eu l'occasion de nous dédicacer et elle exposait une nouvelle fois à l'Espace Art Gallery quand elle nous a quittés... Un peu tel un point d'orgue voulu par l'artiste-auteur.

C'est le 4 juin dernier, alors qu'elle avait abordé sa 74ème année, qu'elle s'est retirée. Sur la pointe des pieds. Après une vie foisonnante à côtoyer artistes et écrivains de tous bords, les immortalisant sur sa pellicule.

Malgré un état d'extrême fatigue liée à sa maladie, elle avait honoré de sa présence le festival littéraire de l'Espace Art Gallery des 27 et 28 avril, le dimanche jusqu'à la dernière minute, le jour-même de son anniversaire.

Conviviale et impliquée mais discrète sur sa vie, Anita De Meyer aura imprimé nos mémoires pour l'éternité, nous ne l'oublierons point...

Thierry-Marie Delaunois



Les Fantastiqueurs

par **Michel Joiret**

Il n'y a pas de « mouvement fantastique », affirment les détracteurs, dénonçant l'absence d' « école » et la légitimité même du propos... Et cependant, les écrivains belges de l'étrange ont doté ce curieux pays d'une structure littéraire qui lui est propre et familière, en conformité avec le paysage, le Nord et l'émergence d'un « réalisme magique » spécifique à notre identité.

Michel de Ghelderode, Jean Ray, Jean Muno, Thomas Owen et nombre de conteurs d'hier et d'aujourd'hui nous rappellent que la langue française a nourri, au-delà de sa production hexagonale, une littérature inventive, innovante (voire baroque), associée aux mythes, climat, légendes et constructions mentales, que d'aucuns désignent par « le fantastique à la belge »...

Peut-on identifier une écriture, voire un courant, relevant d'une esthétique « fantastique » ?

La question même fait débat. Si la réponse appelle un acquiescement, comment un tel courant peut-il se définir, voire s'identifier à un genre connoté ? Par extension, fait-on référence à une pratique littéraire autonome ou intégrée ? Elle incite dès lors à de nouvelles considérations plus spécifiques : la terminologie « fantastique » entre-t-elle dans la typologie des écritures référencées ? Enfin, le mouvement «fantastique» est-il représenté dans les lettres belges de langue française ? Sous quelle(s) forme(s) et dans quel(s) registre(s) d'écriture ?

Vaste débat, dans lequel Jean-Baptiste Baronian, l'un des plus pertinents connaisseurs du genre, prend d'emblée une

LES FANTASTIQUEURS

position claire et déterminée.

Les auteurs évoqués : Jean Ray bien sûr puisqu'il est devenu la figure emblématique du fantastique, mais également ses prédécesseurs (le genre trouvant ses origines, en Belgique francophone, à la fin du siècle passé, en pleine efflorescence du mouvement symboliste : «J'ai ainsi la conviction que quelques-uns des écrivains belges les plus importants sont tous des fantastiqueurs (le mot n'est pas un mauvais néologisme ; il a été inventé par Théophile Gautier en 1830 !). Je pense à Franz Hellens (aux premiers Hellens), à Michel de Ghelderode, à Jean Ray, bien entendu, et à Marcel Thiry. Et ils sont tous des créateurs à part entière, alors que la plupart de leurs contemporains n'ont jamais été que d'honnêtes artisans de l'écriture. De la même manière, je pense que l'écrivain belge le plus marquant et le plus inventif de ces trois dernières décennies est, lui aussi, un vrai fantastiqueur. C'est Jean

Muno»¹

1. (1) J.-B. Baronian, dans *Le carnet et les instants*, n° 77, mars-mai 1993, p. 19.

Quand la Belgique prend les accents du rêve et la mesure de sa territorialité...

La langue française, écrite en Belgique (et inspirée notamment – mais pas exclusivement – par la mythologie du Nord), n'a pas les mêmes ouvertures (ni les mêmes besoins) que le français de France, associé à tant d'autres nécessités, exigences et pratiques culturelles contrastées !

Le discours en nos régions ne s'amorce pas avec la même aisance que celui de nos voisins français. Plus discursif (parfois hésitant, voire redondant), il relève aussi de l'influence germanique, déterminante à bien des égards. Roger Avermaete, le pertinent commentateur de nos «comportements» autant que de nos discours, voit dans la prise de parole de ses concitoyens, une manière d'être

LES FANTASTIQUEURS

spécifique aux peuples régulièrement asservis, victimes d'une occupation territoriale (quasi permanente, faut-il le rappeler ?) et susceptible d'être dévoyée par nécessité² !

La représentation orale et écrite de la réalité inspire en nos régions un discours typique (même signifié, deux signifiants...)

qui peut déconcerter l'auditeur et l'usager d'un *français de France*. Il appert alors que la « réalité énoncée » en France s'éloigne sensiblement de celle que revendique et identifie le locuteur belge.

La littérature belge de langue française ne pourrait donc compter en ses rangs les Voltaire, Balzac, Stendhal ou Dumas qui illustrent brillamment le « génie » spécifique à la France.

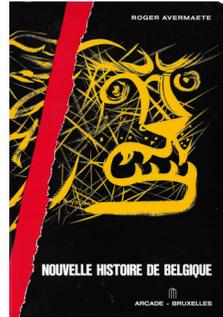
En Belgique, des écrivains de langue française ont amorcé une tout autre représentation de « leur » matérialité. « L'action » y est moins prononcée ; ainsi,

les périodes de « silence » (présentes dans l'oralité), les « longues introspections », les « blanches » si utiles dans la composition musicale.

Deux communautés voisines se répondent, s'isolent ou se réfractent. La deuxième, la flamande « reçoit » la première qui associe « période de vacances, mythologie de la mer, silence du Nord, présence régulière et assidue d'écrivains de langue française » (ainsi, aux Biennales de poésie à Knokke...). L'imaginaire des uns et des autres s'en trouve nourri (et conforté par la présence de peintres majeurs : James Ensor, Paul Delvaux, Léon Spilliaert, René Magritte...)

Il en résulte : un état d'écriture peu ou prou inspiré par les brumes du Nord... Mais pas seulement. L'historicité des territoires, les « marines », l'introspection, la suggestion, le silence ambiant, la mythologie reconquise, le rituel « historié » – « Bal du Rat mort », procession des masques, souvenirs Grand siècle (Ostende) ; bien des éléments extérieurs incitent

2. Roger Avermaete, *Nouvelle histoire de Belgique*, éd. Jacques Antoine, 1983.



Première édition (Bruxelles : éd. Arcade, 1971). Don de Michèle et Raymond-Jean Lenoble à l'AEB.

LES FANTASTIQUEURS

les écrivains à « dépasser », « contourner » les apparences. La Flandre s'inscrit pour beaucoup comme l'incitatrice d'une «réalité seconde» désignée par d'aucuns comme «fantastique» et dans la foulée, « fantastique à la belge », « réalisme magique ».

Comment est né le « fantastique » ?

« Précisément par réaction », affirme Jean-Baptiste Baronian : « Une des raisons d'être principales de l'importance et de l'éclosion du fantastique belge, au rebours de ce qu'on serait tenté de croire, ce n'est pas dans la pseudo-étrangeté de certains paysages de Flandre ou de Wallonie, dans une improbable géographie de pluie et de brume, qu'il faut la chercher, mais plutôt dans le fait que ceux-ci sont comme figés, éternellement identiques à eux-mêmes, voire rassurants, presque trop sages et trop dociles puisqu'une fois pour toutes on en connaît la physionomie. Dans une telle optique, le fantastique s'apparente à une révolte, à un formidable cri de protestation – le désir, la volonté farouche de déranger la toute puissante suprématie d'un ordre établi, de renverser un excès de rationalité et de bon sens... Le fantastique belge est par excellence un fantastique de réaction. Il s'insurge avec force contre le conformisme. »³



3. *La Belgique fantastique avant et après Jean-Ray : anthologie établie et présentée par Jean-Baptiste Baronian*, éd. Jacques Antoine, 1984.

Pour beaucoup, et de longue date, fantastique rime avec Belgique, au point de devenir un poncif. Or le rapport des écrivains belges francophones à ce « genre » ou plutôt à ce type d'imaginaire, se révèle plus complexe (et plus chargé d'ambiguïtés) que son seul énoncé.

Issus d'universités européennes, dix-sept chercheurs proposent des études qui s'attachent aux formes de

LES FANTASTIQUEURS

distanciation vis-à-vis des canons vrais ou supposés du fantastique. Ces propos concernent les « fantastiqueurs » les plus emblématiques (Michel de Ghelderode, Thomas Owen, Gaston Compère, Anne Richter), ainsi que des écrivains à (re)découvrir (Maurice Carême, Marie-Thérèse Bodart, Marcel Mariën, Jacqueline Harpman) ; des nouvellistes et romanciers tout à fait contemporains (Bernard Quiriny, Christopher Gérard, Antoine Wauters) ; des auteures qui affirment de plus en plus leur empreinte féminine (Florence Richter, Catherine Barreau, Jennifer Deneffe, Caroline Valentiny).

Confronté aux figures tutélaires de Jean Ray, Franz Hellens et Jean Muno, le lecteur accorde sa meilleure attention (autant que sa surprise), aux récits vampiriques et à des fictions d'épouvante. La mouvance ainsi tracée est suivie, commentée et analysée par d'éminents spécialistes internationaux de la littérature fantastique, comme Jean-Baptiste Baronian, Jacques Finné, Jean Marigny et Marc Lits.

Pour sa part, Marc Quaghebeur explore le sujet et balise le discours critique des quarante dernières années. Ce faisant, il ouvre une nouvelle phase de la recherche et étudie, en particulier, la saisie du sens et des mécanismes de subversion liés au fantastique. Sa recherche concerne l'esthétique ainsi que les typologies d'écriture, mais elle aborde aussi (et bien au-delà de la fiction), notre approche d'un monde assujéti à sa propre réalité.

Avant lui, le fantastique, déjà ... comme s'il avait toujours existé !

C'est parmi les auteurs symbolistes qu'il faut chercher les premiers signes de l'inspiration susnommée *fantastique*. Dans *Bruges-la-morte* de Rodenbach, et plus précisément dans *Onirologie*, de Maeterlinck apparaissent les traces de surréalité

LES FANTASTIQUEURS

et d'un illogisme inquiétant, mais sans que ces ouvrages soient identifiés à un genre spécifique, parce que tel n'est pas le projet (ni le souci) de leur auteur.

Sans verser dans la tautologie, on pourra accepter qu'il n'y a pas d'œuvre fantastique sans qu'il y ait intention de composer une telle œuvre, sans *dominante fantastique*, pour reprendre en substance, les propos de Boris Tomachevski.

Et tel n'est pas le cas des symbolistes qui développent une atmosphère saturée de signes, sans se revendiquer d'une esthétique fantastique, ce qu'ils pourraient faire s'ils le souhaitaient, puisque celle-ci est désormais bien installée en France et dans les littératures anglophones et allemandes.

Joseph Henri Rosny aîné cède volontiers à l'étrange, en marge de ses récits préhistoriques et de science-fiction, mais chez lui l'ambiguïté initiale est le plus souvent rendue à la raison et, en finale, la dimension fantastique est assez réduite.

S'il s'épanouit progressivement dans le courant du XXe siècle, le fantastique est relativement tardif en Belgique par rapport à celui développé en France et dans les pays anglo-saxons. Un tel retard s'explique par les conditions historiques et littéraires de son émergence. Par ailleurs, les caractéristiques propres de la vie littéraire belge au XIXe siècle ainsi que la présence active d'auteurs éminents (Charles De Coster, Camille Lemonnier, Georges Rodenbach, Émile Verhaeren, Maurice Maeterlinck) ont joué un rôle déterminant dans son développement ultérieur.

À la même époque, motivés peu ou prou par la perspective d'une littérature nationale, nombre d'écrivains vont se rapprocher du folklore autant que du patrimoine, et recueillir le fond légendaire de nos régions. Nombre de paraboles inspirées (mais quelquefois empreintes de naïveté), font une large place au merveilleux, aux superstitions, à l'imagerie populaire, mais elles ne relèvent pas à proprement parler du *fantastique* qui

LES FANTASTIQUEURS

mettrait en cause le réel. Elles ont cependant contribué à mettre à la disposition des futurs *fantastiqueurs* un état d'esprit plus ouvert et à généraliser la prise en compte de situations narratives orientées. En outre, elles alimenteront *une littérature fantastique populaire* dont certains sauront s'inspirer.

Quid du réalisme fondateur ?

Paradoxalement – et il s'agit en l'occurrence d'une réelle spécificité –, le réalisme tel qu'il se développe en Belgique va exercer une influence marquante sur l'ensemble de la production littéraire. Dans leur volonté de créer une identité littéraire belge, de nombreux auteurs se prêtent à l'usage d'une langue particulière, un français « spécifique », fondamentalement implanté dans nos régions et distinct de celui pratiqué en France.

L'écriture ainsi signifiée se nuance par l'exubérance verbale, la propension à l'hyperbole et la production d'images fortes ; autant d'humeurs de composition qui, prises au pied de la lettre, associeront la figure à une réalité tangible tout en ouvrant la voie à une littérature paroxystique (dans la perception autant que dans la formulation).

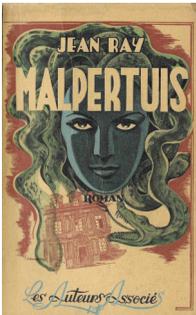
L'école belge de l'étrange... une évidence ? Une impropriété ?

Fantastique réel et (ou) réalisme magique : deux oxymores (procédé cher au mouvement), qui vont largement occuper le champ de la littérature fantastique de Belgique et créer ce mouvement que Jean-Baptiste Baronian –, associé aux analystes et historiens de la littérature, – va désigner par « l'école belge de l'étrange ». Cette dénotation permet de désigner aussi bien des auteurs au *fantastique diffus* (comme

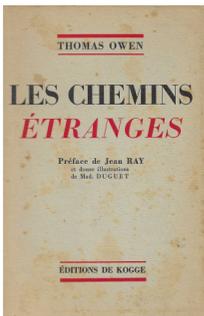
LES FANTASTIQUEURS

celui de Xavier Hanotte) que des *fantastiqueurs* chevillés au genre, comme Jean Ray qui en est l'une des figures les plus éminentes. Relevons l'apport exceptionnel de la collection *Marabout* qui assure tout à la fois la promotion du genre mais aussi celle des prénommés *fantastiqueurs* belges.

Quelques figures incontournables...



À travers ses propos et dans le cours de son œuvre, Jean Ray (1887-1964) associera le surnaturel à une *logique surnaturelle*. Son roman le plus célèbre, *Malpertuis* (1943), fait appel aux divinités déchues de l'antiquité grecque, et a fait l'objet d'une adaptation cinématographique d'Harry Kümel en 1971. Il est aussi l'auteur des nombreux *Harry Dickson*, adapté en bande dessinée à partir de 1985, principalement chez Dargaud (10 albums), Soleil (13 albums) et Dupuis (1 album à ce jour). Les personnages, souvent marqués par la culpabilité, même légère, ne survivent pas sans dommage à l'intrusion de l'inconnu. Le doute s'installe en eux et en regard de leurs perceptions périphériques : temps et espace en sont bouleversés ; les distinctions entre humain, animal, végétal et minéral vacillent et troublent leur entendement. Cette confrontation au surréel s'accompagne généralement d'un sentiment d'épouvante, dont Ray tirera l'essentiel de son inspiration.



Seul Thomas Owen (1910-2002) suivra fidèlement les traces du maître, se tournant naturellement vers le fantastique après avoir découvert Jean Ray, préfacier de son premier recueil de contes *Les chemins de l'étrange* (1943). Dans la foulée, il le met en scène avec lui dans une de ses nouvelles (*Au cimetière de Bernkastel*), et écrira plusieurs articles sur son mentor, notamment dans

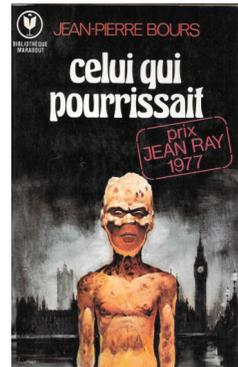
LES FANTASTIQUEURS

la revue *Bizarre* (octobre 1955). Mais s'il affectionne, à ses débuts, les grands motifs spectaculaires à la Ray, il s'en éloignera peu à peu pour rédiger des nouvelles plus feutrées, dans les effets comme dans l'écriture.

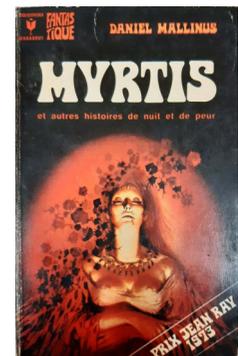
Owen fut d'abord un auteur de romans policiers – remarqué en son temps par Stanislas-André Steeman, et dont l'œuvre exhale déjà un parfum aussi étrange que les personnages de ses récits. Chez l'auteur de *La cave aux crapauds* (1945), l'événement le plus banal peut générer le désastre et l'homme ordinaire peut être voué, sans raison, à l'insoutenable et à l'effroi. Relevons aussi chez Owen, une réelle fascination pour la part animale de l'homme, susceptible selon lui, de bouleverser la logique des affects et des comportements.

Dans la mouvance d'une supposée école belge de l'étrange, on trouve aussi, à travers des récits en apparence traditionnels, les œuvres de Daniel Malinus (*Myrtis*, 1973) et Jean-Pierre Bours (*Celui qui pourrissait*, 1975), tous deux lauréats du Prix Jean Ray créé par les éditions Marabout.

Gérard Prévot (1921-1975) exprime les angoisses les plus fortes dans *Le démon de février* (1970), *La nuit du Nord* (1974) et *Le spectre large* (1975). Il s'inscrit parmi ces auteurs singuliers et volontiers rebelles, qui s'illustrent par leur polymorphisme. Tout à la fois sensible au romantisme à l'heure de la révolution surréaliste, il se meut souplement dans ses propres contraires : assidu du mètre régulier mais soudain détaché de l'alexandrin ; s'affichant volontiers apatride mais profondément ému par les paysages du Nord (au début des années 70, il quittera Paris pour clore sa fin de parcours à Ostende). Son



Couverture de la première édition. Le recueil de J.-P. Bours sera réédité en 2012 aux éditions de l'Arbre Vengeur, préfacé par Frédéric Saenen.



LES FANTASTIQUEURS



polymorphisme affecte également l'évolution de son écriture (de la poésie au conte fantastique). On soulignera l'importance et la qualité de ses rencontres (Louis Aragon, Jean Paulhan, Pierre Seghers) ; on retiendra aussi les aléas d'une destinée touchée par l'incertitude et la précarité. Sa rencontre providentielle avec Jean-Baptiste Baronian l'encourage à opter pour la littérature fantastique. Outre la rédaction de nouvelles, Prévot opte pour le roman, dans la foulée d'une littérature affectée par l'étrange, le silence et la mythologie du Nord.



Préfacés par J.-B. Baronian, l'intégralité des textes fantastiques de G. Prévot seront réédités en deux forts volumes aux éditions du Fleuve Noir, parus respectivement en 1998 et 1999.

Gaston Compère (1924-2008) est un des auteurs belges les plus prolifiques. Poète, nouvelliste, romancier, auteur de théâtre, essayiste... On compte à son crédit plus de septante ouvrages dont *Portrait d'un roi dépossédé* (Belfond, Prix Rossel 1978), *Je soussigné Charles le Téméraire, duc de Bourgogne* (Belfond, 1985), *Bloemardinne ou du séraphique amour* (Les Éperonniers, 1991), *Le Serpent Irisé* (Édifie/Maelström), *Polders* (Édifie/Maelström, 1998).

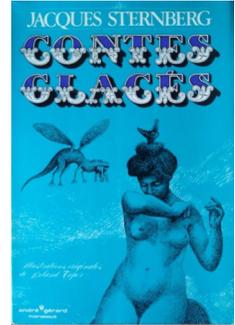


Dans *La femme de Putiphar* (1975), le romancier a ouvert la voie à l'étrange qui déterminera la suite de son œuvre. Il y détaille un être démoniaque inspiré en droite ligne du *Grand nocturne* de Jean Ray et de *Sortilèges et autres contes crépusculaires* (1941) de Michel de Ghelderode. Virtuose du verbe (de l'invention verbale), on devine chez Compère un auteur attentif et inquiet, soucieux de débusquer l'homme entre puissance et impuissance, conquêtes et redditions, génie et médiocrité. Plusieurs prix littéraires lui ont été décernés dont, en 1989, le Grand Prix de littérature de la francophonie. En 1998 il signe également la bande sonore du film de Claudio Serughetti qui lui est dédié (*Polders, les noces de la Terre*,

LES FANTASTIQUEURS

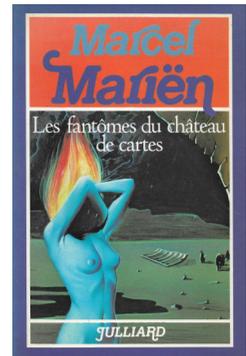
de l'Eau et du Ciel).

Jacques Sternberg (1923) est le spécialiste des histoires ultra-courtes mais aussi ultra-noires (*Contes glacés*, 1974). Nonante-neuf contes y sèment le doute, touchent à l'absurde et sont chargés de mystère.

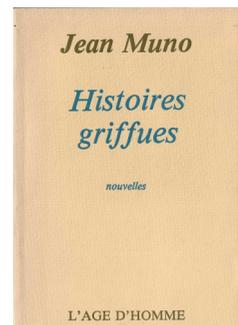


Avec lui, Marcel Mariën (1920-1993), et Jean Muno (1924-1988) écrivent des textes appartenant à la littérature de l'imaginaire, mais pour dénoncer les aberrations de l'existence et l'incohérence du réel.

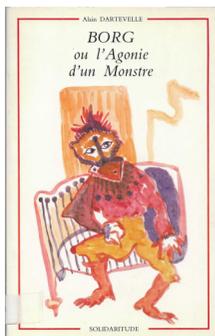
Bien au-delà des affinités électives, du lectorat et des écarts générationnels, Jean Muno apparaît sans aucun doute comme l'un des romanciers les plus doués et les plus proches de ce « fantastique à la belge » qui justifie notre propos. La lecture d'œuvres majeures comme *Ripple-Marks* (1976) et *L'histoire exécrable d'un héros brabançon* (1982) permettent au lecteur d'identifier, au fil des anecdotes et des digressions burlesques, toute l'ambiguïté, les turbulences et les singularités qui affectent la culture belge. Muno : un romancier à la belgitude « assumée » mais trempée dans l'ironie féroce et la mélancolie des observateurs avisés...



L'œuvre d'Alain Dartevelle (1951-2017) peut être présentée comme un ensemble de récits fantastiques (science-fiction) où l'humour est bien présent. Relevons *Script* (Denoël, 1989), *Imago* (J'ai Lu SF, 1994), *La Chasse au spectre* (La Renaissance du Livre, 2000), *Les Mauvais Rêves de Marthe*



LES FANTASTIQUEURS



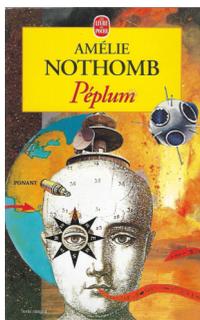
(L'Aurore, 1989) et *Borg ou l'Agonie d'un monstre* (Solidarité, 1983).

On ne peut sans risque d'étourderie fâcheuse, évoquer tous les auteurs qui ont adopté (et adapté à leur instrument créatif), les procédés typiques à la littérature fantastique. La plupart ne se sont-ils pas laissé séduire par l'une ou l'autre forme de l'étrange – et chacun sait qu'elles sont multiples ? La remarque concerne également ceux qui se défendent d'une telle affinité (l'ignorent ou la récuse).



Mais la distinction entre les auteurs belges sensibles au fantastique et ceux qui suivront une autre voie d'inspiration, reste (et restera) aléatoire.

Même Charles Bertin (1919-2002) dans *Les jardins du désert*, réfractaire à toute attribution abusive de sa conduite d'écriture ; Marcel Moreau (1933-2020) dans *Neung conscience fiction* ou Amélie Nothomb (1966) dans *Peplum* : l'ouvrage jouxte le récit fantastique : «Pour avoir deviné un des plus grands secrets du futur, la jeune romancière A.N est enlevée pendant un bref séjour à l'hôpital, et se réveille au XXVI^e siècle, face à un savant du nom de Celsius...» Les personnages ébauchés au fil de l'œuvre, cohabitent souvent avec l'étrange voire la monstruosité. Quant à l'environnement scénique, il s'accorde volontiers avec la démesure.



La littérature belge aurait-elle réservé à l'esthétique fantastique une identité factuelle ?

D'aucuns peuvent se demander si (et en quoi) la littérature belge se distinguerait de son homologue française, conçue sous des cieux voisins. Et comment concevrait-elle son identité? D'autres (ils sont nombreux) ont résolument rompu avec la *belgitude* et s'engagent vers une production européenne, voire universelle. La création ne répondrait, selon eux, qu'aux caractères spécifiques (quasi organiques), d'un auteur, quelle que soit son origine... Souscrire à la thèse «mondialiste» de l'écriture ne dispense pas, me semble-t-il de s'en remettre à l'*historicité raisonnable* dont l'écriture peut se prévaloir. Une telle appréciation ne peut être taxée de régionaliste, à plus forte raison quand elle s'applique à cette étrange nation aux approximations géographiques ethniques et historiques.

Entre Belgique et *littérature fantastique*, la relation se dote de multiples affinités et convergences... Indépendamment des créateurs d'expression flamande, les auteurs francophones adhèrent à la déconstruction du réel pour une autre matérialité... (qui n'existe pas mais que sous-tend une échappée belle de l'écriture et de l'inspiration)...

On peut considérer que Michel de Ghelderode (1898-1962), solitaire, imprévisible, baroque et prodigieux artificier du langage, s'affiche en son temps parmi les plus audacieux (séditieux ?) corrupteurs du réel.

Auteur de quatre-vingts pièces, d'une centaine de contes et de poèmes, Michel de Ghelderode a connu un immense succès auprès du public avec *La Balade du Grand Macabre*, *Mademoiselle Jaire* et *Barabbas*. Ses pièces triomphent à Paris et Bruxelles dans les années 1947-1953. Ghelderode meurt au moment où l'Académie suédoise avait décidé de lui décerner le

prix Nobel.

Fantastique adulé, récusé, dénoncé ou nié...

Hubert Juin (1926-1987) nie d'emblée l'existence du fantastique: « Ce qu'il y a d'évident, dans tout ceci, c'est que le fantastique n'existe pas comme genre littéraire ; ni, non plus, comme catégorie de la pensée. Il est indéfinissable, mais il contamine.⁴ »

4. Hubert Juin, *Littérature fantastique*. Préface de G. Jacquemin. Paris-Bruzelles, Nathan-Labor, 1974.

La position est nette, et surprenante à l'entame d'un ouvrage consacré au genre... Dans la foulée, Raymond Trousson (1936-2013) se montre tout aussi catégorique: « Le fantastique n'est pas une forme mais un effet ; dans le roman fantastique, c'est le roman qui relève d'un genre littéraire, non le fantastique. »⁵

5. Raymond Trousson, *Jean Ray et le discours fantastique*. Dans: *Études de littérature française de Belgique*, 1993.

Si le mot tant débattu est si résolument controversé, il entre dans les dictionnaires français vers le milieu du XIXe siècle, pour désigner « un nouveau genre en émergence, qui s'est constitué en catégorie littéraire autonome au moment où, dans l'ombre de la pensée rationaliste des Lumières, se développe, selon une logique de compensation, une pensée contraire, à travers les errances de l'illuminisme, du spiritisme et de l'occultisme ».⁶

6. Franz Hellens, *Le fantastique réel*, Bruxelles-Amiens, Sodi, 1967 ; 2e éd. : Bruxelles, Labor, 1991.

Sans chercher l'ambiguïté mais ne la refusant pas, Hellens entretient la confusion entre deux acceptions du « fantastique » que Jean Fabre (1904-1975) va clairement dissocier : l'un renvoie à « l'Imaginaire », au « pouvoir de créer », de «fantasmer» (commun à tout artiste immergé dans ce que Gilbert Durand (1921-2012) préfère appeler *la Fantastique*) ; l'autre désigne « des arts non réalistes dans lesquels le Surnaturel (l'événement inexplicable) – et non plus le réel déformé, va prendre une place prépondérante », ce Surnaturel étant le plus souvent « effrayant ». Reconnaissons donc

l'émergence du « nouveau genre » qui nous occupe, au début du XIXe siècle.

La définition classique de Todorov (1939-2017) approfondit et détaille le contenu : « Le fantastique, c'est l'hésitation éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel. [...]. Il y a un phénomène étrange qu'on peut expliquer de deux manières, par des types de causes naturelles et surnaturelles. La possibilité d'hésiter entre les deux crée l'effet fantastique. [...] Le fantastique occupe le temps de cette incertitude. »⁷

Si l'on peut s'accorder sur cette définition première, on évitera cependant de l'utiliser de manière trop restrictive, surtout en ce qui concerne la limitation du fantastique au seul moment de l'hésitation. Pour Irène Bessièrè (1928-2022), le fantastique naît d'ailleurs moins de « l'hésitation du héros confronté à un événement surnaturel qu'il ne peut intégrer à sa grille de lecture rationnelle du monde, que de la contradiction surgissant entre les deux ordres du naturel et du surnaturel. »⁸

Le fantastique vit d'ambiguïté : une réalité à plusieurs niveaux d'entendement... *En lui, le réel et l'imaginaire doivent se rencontrer, voire se contaminer ; de plus, contrairement à tant d'autres fictions, il n'exige à ses mystères aucun éclaircissement, même il refuse toute solution rationnelle ou technique*.⁹

Certes, il convient de relativiser l'ampleur de ce courant, et l'importance des auteurs qui vont émerger. Dans son essai, le Français Jean-Luc Steinmetz (1940) consacre plus de quatre-vingts pages à l'historique du genre et aux auteurs marquants.

Au sein de ce panorama, un peu moins de deux pages sont réservées aux auteurs belges, à savoir Hellens, Ghelderode, Owen et Ray. Mais les trois premiers sont seulement cités, la totalité de la notice étant allouée à l'auteur de *Malpertuis*.

De la même manière, « la notion d'école, de « courant

7. Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*. Paris, Seuil, 1970, coll. Points, pp.29-30.

8. Irène Bessièrè, *Le récit fantastique. La poétique de l'incertain*. Coll. «thèmes et textes », Larousse, Paris, 1973.

9. Cf. Jacques Finné, *La littérature fantastique. Essai sur l'organisation surnaturelle*. Bruxelles, 1980.

autonome » selon Baronian, semblerait excessive, dans la mesure où il n'y eut jamais de manifeste, ni même de rassemblement organisé d'écrivains autour de cette question. »

Pour Jacques Carion (1940-2017), il n'existe pas d'école belge de l'étrange, sinon dans le chef – avisé – de certains éditeurs qui y virent l'occasion de rentabiliser un excellent filon éditorial : « À y regarder de plus près, et en modifiant quelque peu la position d'observation, on se rend compte que les textes que l'on dit appartenir au genre fantastique ne forment pas plus un mouvement marqué par la cohésion qu'ils ne constituent un moment précis de l'histoire littéraire. Ni unité, ni simultanéité dans ce qui, on en convient de plus en plus couramment, ne constitue pas un genre littéraire».¹⁰

10. Jacques Carion, « Les jeux de miroir de la littérature fantastique », dans *Francofonia*, Universidad de Cadiz, 1992.

De telles assertions ne signifient nullement qu'il y a là constitution d'une école belge de l'étrange. Elles sont le produit d'un certain nombre de pratiques littéraires qui n'ont en commun que certains « effets » fantastiques.

Avant Jean Ray, plusieurs écrivains cèdent à la veine fantastique, avec plus ou moins de bonheur, à l'enseigne d'un Franz Hellens, qui publia des textes théoriques sur le genre mais ne limita jamais sa production à ce seul secteur.

On relève toutefois que sa pratique du genre apparaît fort typée pour faire école, au moment où le genre se cherche d'autres voies d'expression, davantage dans la lignée de Kafka et des nouvellistes italiens ou sud-américains.

Outre l'existence d'une maison d'édition – Marabout, collection fantastique et la création d'un prix Jean Ray – on saluera ceux qui, autour de Jean-Baptiste Baronian, donnèrent l'occasion à quelques jeunes auteurs de s'essayer dans le genre.

Toutefois, dans ce cas précis, il s'agit prioritairement d'une aventure éditoriale exemplaire plutôt que d'une option d'écriture délibérée émanant des auteurs eux-mêmes.

LES FANTASTIQUEURS

Les histoires de sorcières et de rebouteux, nombreuses dans l'Ardenne belge, appartiennent donc plutôt au *merveilleux*, dans sa dimension littéraire lorsqu'il y a réappropriation par le travail de l'écriture, chez Marcellin La Garde (1818-1889), Jean Mergeai (1927) et Jean-Pierre Otte (1949), ou du dessin, chez Comès et Servais.

Le fantastique, point de fuite d'un pays improbable...

Si le fantastique se limite à une mise en récit, selon l'explication de Todorov et Bessière, il se fonde toujours sur une certaine mise à distance par rapport au monde réel saisi dans sa dimension historique, sociale et politique.

Claude Abastado a bien montré comment les écrivains du XIXe. siècle, de Hugo à Rimbaud, de Baudelaire à Mallarmé, ont construit l'image du Poète inspiré, au-dessus du commun des mortels, proche des dieux et isolé du peuple, pour compenser une forme de dérégulation sociale.

Le genre fantastique, né à la même époque, se caractérise lui aussi par le concept de distanciation. Il implique la non-reconnaissance d'un réel dans lequel l'écrivain ne parvient plus à être inséré.

Cette confrontation au réel et à l'histoire semble avoir souvent posé problème aux écrivains belges. A contrario, il n'est pas surprenant que Georges Simenon, auteur d'une œuvre autonome, soit l'écrivain belge le plus renommé (et le plus cité), dans la mesure où il glorifie « l'homme nu », un homme en quête d'un hypothétique paradis perdu, loin des conflits sociaux et des tensions politiques, revenant à une société sans classes et sans haine, où tous vivraient en bonne intelligence.

Bien sûr, ces traits définitoires doivent être pris avec

prudence et réserve. A contrario, le parcours d'un Simenon pourrait être exclusif, dans la mesure où ne se pose pas plus la question de son identité *belge* que de tout autre appartenance (il a toujours refusé les naturalisations française ou américaine qu'on lui proposait). La question même de son éventuelle connivence avec la « belgitude » n'apparaît d'ailleurs pas plus dans ses propos que dans les appréciations portées sur ses racines, comme si cette problématique manquait de pertinence.

Par extension, la non-historicité ou la non-identité des écrivains belges est beaucoup moins identifiée chez un auteur tel que Verhaeren (1855-1916), probablement aussi célèbre en son temps que Simenon aujourd'hui.

Quant à Marcel Thiry (1897-1977), son engagement politique au sein de sa communauté géographico-linguistique francophone en fait le parfait contre-exemple de la thèse de l'ahistoricité de l'écrivain belge.

Dès la fin du XIXe siècle, un grand nombre d'auteurs souhaitent spécifier leur identité sociale et nationale. Relevons à ce propos la rédaction d'un « manifeste wallon » qui a recueilli l'adhésion de nombre d'intellectuels et d'écrivains de la Wallonie, attestant qu'un courant « politique » autant que littéraire, a également traversé le monde des lettres belges.

En outre, ces mêmes caractères peuvent s'accorder à l'importante communauté surréaliste à Bruxelles et à La Louvière, soucieuse de concilier leur engagement politique aux vues libertaires qui habitent chacun d'eux.

Est-il besoin de rappeler que le surréalisme a ouvert la boîte de Pandore et que, le suivi formel (voire le repons au contenu des œuvres antérieures), s'est expressément réinventé, et développé, au-delà de ses fulgurances, de nouvelles et salutaires ressources expressives.

Si l'on accepte l'idée qu'une interrogation polymorphe

LES FANTASTIQUEURS

sollicite l'ensemble des auteurs (et en particuliers, ceux qui revendiquent une introuvable identité), on comprendra pourquoi les lettres belges ont très vite, et sans discontinuer, manifesté leur prédilection pour l'ouverture incondionnelle à l'imaginaire.

À moins qu'on ne considère le questionnement identitaire comme fondateur de toute œuvre littéraire !

Dans la préface de l'une de ses anthologies¹¹ Jean-Baptiste Baronian évoquait un « fantastique de réaction », venant d'écrivains décidés à dénoncer le conformisme d'un mode de vie étriqué et petit-bourgeois. Nous pousserions le terme utilisé jusqu'à son acception politique, en expliquant : *l'importance du fantastique belge par la volonté d'écrivains marginalisés dans leur époque, leur pays, leur langue, leur statut social, de se replier vers un ailleurs vague, inquiétant peut-être, mais préférable au constat de leur non-existence.*¹²

Voilà qui expliquerait encore pourquoi tant de fantastiqueurs sont d'origine flamande, placés ainsi par les aléas de l'histoire dans une situation qui accentue encore le décalage entre leur pratique scripturaire et leur environnement linguistico-social.

Dès lors, l'écrivain belge ne pourrait mieux s'exprimer qu'à travers cette « sorte de Tragédie en charentaises » à laquelle Fabre réduit le fantastique, et dont l'essor coïnciderait, selon lui, avec la montée de « la Petite-Bourgeoisie dans l'Histoire. »

C'est également l'hypothèse défendue, de manière radicale, par Michel Biron, lorsqu'il considère que : « la seule voie de reconnaissance des écrivains belges, dans l'incapacité qu'ils ressentent de concurrencer leurs collègues français, se situe dans l'exploration d'un « sous-genre » méprisé par le milieu littéraire parisien. »¹³

« Le roman fantastique, affirme-t-il, jouissant d'un crédit symbolique plus faible que le « grand » roman (dominé à l'époque par Gide, Paulhan, Roger Martin du Gard, Rolland,

11. Jean-Baptiste Baronian : *Le Conte fantastique en France de Nodier à Maupassant*, José Corti, 1994 ; *La littérature fantastique belge: une affaire d'insurgés*. Académie Royale De Belgique, coll. L'académie en Poche, 2014.

12. Interview de Jean-Baptiste Baronian reproduite dans : Pierre Yerlès et Marc Lits, *Le Fantastique. Vademecum du professeur de français*. Bruxelles, Didier Hatier, 1990.

13. Michel Biron, *Le décentrement de la modernité littéraire: l'exemple de la Belgique francophone entre les deux guerres*. Tangence n°40, mai 1993.

etc.), offre en effet la possibilité d'innover et de se faire un nom à moindres frais. »

Il reconnaît pertinemment que le fantastique s'inscrit dans une série littéraire diachronique où s'enchaînent : « un certain courant romanesque régionaliste, une bonne part des contes et récits symbolistes ainsi que quelques légendes » mais il considère que le choix, plus ou moins volontaire, de genres dévalorisés par l'institution littéraire (auxquels il raccroche également les auteurs de romans policiers et de bandes dessinées, particulièrement prolifiques en Belgique francophone) relève d'une forme de valorisation par la bande.

Ce « décentrement esthétique » caractérise, selon lui, la démarche scripturale d'un Hellens (1881-1972), par exemple, lequel oscille entre les avant-gardes modernistes et l'écriture fantastique, ce dont témoigne son roman *Mélusine*.



L'hypothèse peut être retenue, avec cette réserve que la littérature fantastique (à la différence du genre policier) n'a jamais connu la réprobation de l'institution littéraire de manière aussi nette que l'affirme Biron. Cette justification de la prégnance du fantastique sur le monde littéraire belge, *marqué par*

la déshistoire et l'anhistoricité, se précise encore à la lumière d'autres allégations avancées par Jean-Baptiste Baronian :

« Il faut tenir compte du fait que la littérature belge d'expression française n'existe, en fait, que depuis l'époque symboliste, et qu'il y avait déjà dans le symbolisme toute une propension au rêve, à l'irrationnel. Cela se situait autour de 1880-1890. Je pense que c'est un premier élément d'explication. Le deuxième élément d'explication est dû au fait que la tradition du fantastique belge d'expression française est faite par des auteurs qui sont également néerlandophones, du

moins qui sont nés en Flandre et qui écrivent en français. Je pense que cette particularité, cette symbiose, fait qu'il y a une certaine originalité, surtout si on compare ce qui se fait à l'époque à ce qui se fait en France... »

La troisième tentative d'explication relèverait de l'environnement culturel dans lequel la tradition de la peinture belge s'est toujours cristallisée, aussi bien aux époques anciennes qu'au XIXe siècle, avec des peintres comme Wiertz, et par la suite Ensor, et puis aussi certains dérivés de l'expressionnisme flamand comme Fritz Van den Berghe. Et puis, il y a une raison plus littéraire qui est, je pense, un phénomène de réaction à ce qui se fait en France. La France se caractérise par une littérature d'analyse, par une littérature de rigueur, et je crois que le Belge s'est volontiers, consciemment ou non, tourné vers une littérature du surnaturel, parce qu'en France, apparemment, il n'y en avait pas».¹⁴

14. In *Textyles*, Marc Lits, *Fantastiqueurs belges*, 10/1993 ; Interview de J.-B. Baronian, reproduite dans Pierre Yerlès et Marc Lits, *Le Fantastique, Vade-mecum du professeur de français*, Première parution : Bruxelles, Belgique : Didier Hatier, 1990 .

De « l'âme belge » à la « belgitude »... De précieux (ou précieux) outils d'identification ?

Imprégné de réminiscences symbolistes largement exploitées et dont les multiples ouvertures formelles exigeraient un appendice copieux, le fantastique va peu à peu émerger dans les Lettres belges. On relèvera la présence d'un cadre lexical approprié et d'une certaine prédilection pour la forme brève (aphorismes, nouvelles, poèmes, contes) qui se prêtent souplesment à la pratique de l'étrange. *Un fantastique* s'invite dès lors en littérature mais *il ne dit pas toujours son nom*.

Si l'émergence du genre reste une question débattue, il est indéniable que le succès des premiers *fantastiqueurs* encouragera de nouveaux écrivains à les suivre. Par ailleurs, l'analyse d'une littérature *belge* émergente et spécifique, n'a

guère manqué de contrastes ni d'approximations, bien souvent abusives. Ainsi, l'identification d'une *âme belge* qui aurait inspiré nombre d'auteurs ! Ainsi, le schisme d'inspiration «nationale», mais aussi politique, opposant nécessairement la littérature française à une littérature *de langue française*.

Le concept de belgitude (terme fondé au cours des années 1970-1980), reprend la notion de *négritude* exprimé par Léopold Sédar Senghor. Jacques Brel utilise le mot «belgitude» dès 1971, dans un cahier de travail : « Elle est dure à chanter, ma belgitude.» Pour Jacques Dubois et Jean-Marie Klinkenberg, « la belgitude est un concept totalement artificiel, un sophisme, une invention bruxelloise, créé a posteriori pour tenter de combler le manque flagrant d'unité culturelle en Belgique . »¹⁵

Le concept de belgitude est artificiel car il n'a séduit que les francophones de Belgique (surtout les Bruxellois) ; les Flamands ne se reconnaissent pas dans cette abstraction (fumeuse ?) et les chantres de la belgitude font partie, pour la plupart, de la sphère culturelle belge francophone. Jean-Claude Baudet (1944-2021) :

« La Belgique est petite, et son exiguïté géographique se double évidemment d'une petitesse économique et culturelle, car il est forcé qu'un petit pays qui n'existe que depuis 1830 ne produise pas autant de héros dans l'art, la littérature, la pensée ou l'industrie que l'Allemagne ou la France, aux territoires beaucoup plus vastes, et à l'histoire bien plus ancienne. Alors que l'identité française élabore sa fierté sur les découvertes de Pasteur ou la renommée littéraire de Baudelaire, sur Napoléon ou sur Louis XIV, voire sur Jeanne d'Arc, les intellectuels belges francophones qui ont forgé le néologisme « belgitude » à la fin des années 1970 ne trouvent qu'un petit territoire, presque dérisoire, avec en outre les humiliations successives de la perte de son importance économique à partir de 1914, la

15. In *Textyles* (14)
Jacques Dubois et
Jean-Marie
Klinkenberg, *La
belgitude, c'est le
supplément à
l'angoisse
existentielle de la
bourgeoisie
bruxelloise*, La
Belgique malgré
tout, 1980.

perte de l'hégémonie culturelle et politique du français avec les succès du mouvement flamand, la perte du statut de colonisateur en 1960, la perte d'une université de langue française à Louvain en 1968. La belgitude est un mythe. Mais un mythe basé sur une réalité, en partie refoulée. C'est en combinant un certain oubli de l'histoire, la forclusion de la Flandre littéraire et artistique, de même que la valorisation du dérisoire que l'intelligentsia belge de langue française s'est donné une spécificité, mi-réelle mi-rêvée. »

16. Jean-Claude Baudet, in *Outre-Terre* 2014/3 (N° 40).

La Belgitude a-t-elle vécu ?

L'évolution politique de la Belgique et la grande complexité qui entrave toute affirmation identitaire ont certes eu raison d'un concept si diversement apprécié et connoté : « Laurent Moosen aborde la problématique de la belgitude à travers la question du rapport ambigu des auteurs belges à la langue française – ce que met souvent en lumière, dans les œuvres, le traitement de l'héritage familial. Lorsqu'on vit dans un pays créé de toutes pièces, unissant vaille que vaille des peuples germains et latins, lorsqu'on a pour patrie un petit territoire constamment traversé, conquis et annexé au fil des siècles, lorsqu'on vit coincé entre deux grandes nations, comment ne pas douter de son identité, comment être certain de sa langue, comment être assuré d'exister vraiment ? Laurent Moosen évoque quelques auteurs qui traitent de la langue du père, langue singulière, ignorante des dictionnaires et dont ils doivent se défaire. Devenus orphelins à l'instar du premier héros de la littérature belge, Thyl Ulenspiegel, ils peuvent alors construire une œuvre sur une langue qui ne peut totalement être la leur puisqu'ils n'en ont pas réellement hérité »

17. Nathalie Gillain, Cristal Huerto Moreno, *Quarante ans de Belgitude. Nommer l'indéfinissable ?* Numéro 7 - novembre 2016.

Franz Hellens, Jean Ray furent-ils au plus près de l'insolite et de l'étrange...

Autant Hellens colle au réel dont il scrute les infimes décalages, autant Ray joue dans l'excès et le baroque. La peur, ici, est sans cesse présente, étreignant des héros confrontés à des mondes intercalaires terrifiants. Cette œuvre, teintée de réminiscences anglo-saxonnes et allemandes, a très vite connu le succès et alimenté la critique. Pourtant, elle ne fera pas vraiment école.

Stanislas-André Steeman et Henri Vernes sont proches de Ray, qu'ils admirent, mais l'un fera carrière dans le roman policier et l'autre se consacrera presque exclusivement aux aventures de Bob Morane. S'ils s'attacheront au conte fantastique ou intégreront des éléments étranges dans l'un ou l'autre de leurs romans, ils ne s'inscriront pas explicitement dans la mouvance fantastique.

Il faudra attendre Franz Hellens pour qu'émerge véritablement un auteur redevable du genre et en phase absolue avec son choix d'écriture. Les titres sont significatifs : *Réalités fantastiques* (1923) et *Nouvelles réalités fantastiques* (1941). Les œuvres témoignent de la référence à un genre précis qu'Hellens définit ainsi dans son essai : « [...] j'aperçois le fantastique à travers la nature, les jeux et les contradictions du hasard et du caractère ». Fourrageant parmi les œuvres de Nodier, Nerval ou Poe, il cherche « la moelle, le nerf, le ferment spirituel, cette levée du réel exaltant qui constitue [...] le vrai fantastique ».

Le fantastique d'Hellens relève en quelque sorte du réel transmué par le regard rêveur d'un poète éminemment sensible. On parle dès lors du « naturalisme onirique » pour reprendre l'expression de Marcel Brion à son égard.

L'auteur des *Filles du désir* annonce déjà, par certains

aspects, le « nouveau fantastique » ouvert aux nouvelles d'un Marcel Thiry ou d'un Jean Muno.

À la même époque, Jean Ray emprunte une veine fantastique très différente de la sienne. Sans lui, on n'évoquerait probablement pas l'idée même d'une école ou d'un mouvement : une renommée peu commune qui a séduit nombre de lecteurs et passionné tout un secteur des lettres belges, visiblement sensible à la chatoyance et à l'audace du créateur.

L'auteur du *Carrousel des maléfices* (1887-1964) est profondément inspiré par les auteurs anglo-saxons, H.-G. Wells, Edgar Allan Poe ou Arthur Conan Doyle, auteurs reconnus pour lesquels le fantastique n'est pas un genre mineur, mais bien une part légitime de leur production ; il est aussi influencé par le « merveilleux scientifique » tel qu'il se développe en France (C'est dans cette atmosphère de rêverie scientifique que l'écrivain Maurice Renard entreprend de structurer un nouveau mouvement littéraire, inscrit dans la lignée de H. G. Wells et en rupture avec Jules Verne : le «merveilleux-scientifique»).

Jean Ray a l'ambition de s'imposer dans le domaine français en proposant un fantastique au niveau littéraire exigeant. En témoigne son premier recueil, *Les contes du whisky* (1925), où il mène des expériences narratives originales. Le livre est bien accueilli (l'auteur se voit, non sans ambiguïté, gratifié du surnom d'« Edgar Poe belge »). Toutefois, une condamnation judiciaire va le discréditer et s'il connaît deux retours en grâce, dans les années 40 et au début des années 60, il sera cependant toujours contraint de se partager entre une production alimentaire et une production littéraire, les deux s'influçant. Ray publie sous de nombreux pseudonymes, dont celui de John Flanders. Les années 40 permettront de saluer la publication de textes majeurs, comme

LES FANTASTIQUEURS

Malpertuis (1943) (L'oncle Cassave va mourir. Il convoque toute sa famille à son chevet dans la demeure de Malpertuis et leur dicte ses dernières volontés : que tous s'installent dans cette colossale maison de maître et que revienne, aux deux derniers survivants, sa fortune. Aucun des proches ne se doute du drame qui les attend. Tout commence par des lumières qui s'éteignent mystérieusement. Bientôt l'horreur jaillira des murs même de la maison.) Saluons aussi *Le grand Nocturne* (1942) et *Les cercles de l'épouvante* (1943).

Son fantastique est qualifié d'« extérieur », c'est-à-dire que le monde réel est brutalement marqué par l'irruption dramatique de manifestations surnaturelles qui s'affichent toujours violentes et terribles. Ses personnages, le plus souvent marqués par la culpabilité même légère, ne survivent pas à la confrontation. Ils doutent autant d'eux-mêmes que d'un environnement exposé aux manifestations étranges, déplorant avec angoisse le désordre permanent de leurs perceptions et l'indicible peur qui les habite.

Temps et espace ainsi bouleversés, les distinctions entre humain, animal, végétal et minéral vacillent. Cette confrontation au surréal s'accompagne généralement d'accès de terreur ou d'épouvante, dont Ray a fait une sorte de mystique.

Sa conception du fantastique s'appuie également sur des croyances populaires héritées du folklore (les loups-garous, fantômes et autres) et sur des superstitions héritées de la religion catholique (le chapelet, les exorcismes, etc.). Sa vision du monde repose sur l'existence d'une loi divine supérieure qui interdit de comprendre (ou d'approcher) la dimension surnaturelle et surtout de l'inventorier, sous peine d'un châtement définitif.

Les narrateurs sont donc contraints de mettre en œuvre des procédures pour raconter quand même ce qui ne peut être rendu, selon le prescrit divin. Jean Ray va ainsi multiplier les

variations sur l'acte de dire qui permet d'éluder la responsabilité du locuteur.

Fantastique et réalisme magique

Si Irène Bessière associe le fantastique à l'hésitation « éprouvée par un être qui ne connaît que les lois naturelles, face à un événement en apparence surnaturel », le réalisme magique lui, repose sur un principe d'unité, de syncrétisme totalisateur, de fusion.

Ce courant repose également sur des postulats de type métaphysique ou sacré (selon les convictions des auteurs), lesquels sont moins explicites dans le fantastique qui est davantage de l'ordre du jeu. Comme le rappelle Jacques Finné : « Un conte fantastique est un conte qui exploite du fantastique dans un pur but ludique ».

On le comprendra d'instinct : ces distinctions sont bien sûr fragiles, voire aléatoires puisqu'on sait combien le « Grand jeu » littéraire peut être d'essence métaphysique, que nombre de *fantastiqueurs* se passionnaient pour l'occulte et les sciences divinatoires et que le « nouveau fantastique » a souvent la tête métaphysique.

Il n'en demeure pas moins que les récits fantastiques fonctionnent plutôt comme de pures fictions romanesques, alors que le réalisme magique développe des perspectives fondées sur une approche subjective du réel.

Pour Raymond Trousson, le fantastique « traditionnel » reçoit ce réel comme un donné parfois perturbé par des forces extérieures alors que le réalisme magique procède d'une appréhension particulière des perceptions avérées.

En somme : *le fantastique existe par référence à un consensus collectif sur la nature de la réalité, tandis que le réalisme magique instaure une perception plus subjective du*

monde.

De Michel de Ghelderode à Guy Vaes... Un fantastique à deux têtes ?

À nouveau, tout est question de dominance. Guy Vaes aurait-il donc pu trouver place dans ce distinguo au même titre que Ghelderode, dont les *Sortilèges* sont chargés tout à la fois d'intensité et d'ambiguïté... ? Il est permis d'en douter. La ligne de démarcation entre *fantastique* et *réalisme magique* est mouvante, et le choix des auteurs, loin d'être exemplatif, n'est donc pas révélateur de classifications péremptoires.

Guy Vaes ne révélait-il pas combien sa difficulté de «conclure» pouvait dérouter la conduite du récit. Joseph Duhamel nous révèle à ce propos : « Quelques mois avant sa mort en février 2012, Guy Vaes confia à deux proches, Adolfo Barbera del Rosal et Bart Vonck, le manuscrit de la première partie d'un diptyque dont le deuxième volet n'était pas encore écrit. « Je ne trouve pas la fin et je ne veux pas inventer », leur confia-t-il. Le roman est même deux fois inachevé, la première partie se concluant, volontairement, sur une phrase incomplète. En outre, le texte n'avait pas de titre ; les deux dépositaires du manuscrit lui en ont donné un, *Sigur, ou presque*, titre particulièrement judicieux tant le récit repose sur ce mot presque. »

18. Le Carnet et les Instants, *Un roman nécessairement inachevé...* Guy Vaes, *Sigur, ou presque*, Postface d'Adolfo Barbera del Rosal et Bart Vonck, Académie royale de langue et de littérature françaises, 2023.



Après la guerre, nombre d'auteurs publieront encore des récits fantastiques, entre autres grâce à l'existence d'une structure éditoriale spécifique : la collection «Fantastique» dirigée par Baronian chez Marabout. Dès 1961, l'éditeur avait publié *Les 25 meilleures histoires noires et fantastiques de Jean Ray*. En 1969, la collection « Bibliothèque Marabout » se subdivise en sous-séries, deux d'entre elles étant consacrées

LES FANTASTIQUEURS

respectivement à la science-fiction et au fantastique. En 1971, Jean-Baptiste Baronian lance l'idée du prix Jean Ray qui couronnera Jean-Paul Raemdonck en 1972, Daniel Mallinus en 1973, Gaston Compère en 1975 et Jean-Pierre Bours en 1977.

En même temps furent publiées, en grand format, les *anthologies fantastiques* distinguées par pays. Bref, les conditions éditoriales étaient réunies pour favoriser l'essor du genre, jusqu'en 1977, au moment où les éditions Marabout peinent à concurrencer les livres de poche venus de France.

De telles ouvertures éditoriales permettent à Jean Ray d'être constamment édité (alors que Denoël ne republiait plus Malpertuis), à Thomas Owen de conquérir un nouveau public, à Gérard Prévot, à Monique Watteau et à Gaston Compère de se trouver un éditeur pour l'ensemble de leurs récits fantastiques, à Marcel Thiry d'être définitivement considéré comme un auteur fantastique.

Peut-être pourrait-on expliquer le repli actuel mais significatif du genre par la frilosité des structures éditoriales belges prêtes à le diffuser ? La question mérite d'être posée (a contrario, le romancier Carino Bucciarelli et son éditeur Gérard Adam (M.E.O.) ont cependant tracé la voie pérenne ...)

Cependant, de nouveaux auteurs, comme Jacques Sternberg (publié chez Marabout mais aussi chez d'autres éditeurs), se refusent à toute classification et empruntent régulièrement des voies différentes (dissidentes ?) Au moment où la culture post-moderne (pour autant qu'elle existe !) brasse l'ancien et le nouveau, le majeur et le mineur, le sublime et le dérisoire, les distinctions catégorielles ont tendance à exploser. L'ancienne paralittérature intègre peu à peu le giron d'une littérature, inscrite dans le champ de production restreinte. De même que les auteurs de polars se reconvertissent dans la littérature générale et que la « Série noire » se retrouve en « Folio », ainsi, le genre fantastique semble se diluer dans tous

les secteurs de l'écriture, en même temps qu'il se transforme.

Hier et aujourd'hui ?... Légitime ? Illégitime ?

Il serait inopportun de dissocier la littérature fantastique des lieux d'éveil, susceptibles de l'inspirer. Mais la double identité culturelle du pays (territoire et littérature), pâtirait-elle d'un déficit de reconnaissance, voire de légitimité ?

Évoquer la mouvance *fantastique* propre à la Belgique pose (et repose avec insistance) la question d'une identité nationale et culturelle. De très nombreux commentateurs insistent en outre sur le fait qu'un certain nombre d'écrivains de l'étrange sont des Flamands (francophones d'origine), sensibilisés par la culture (paysage, mythes, histoire, imaginaire « historié »).

Si l'option « fantastique », rejetée par d'aucuns, se décline particulièrement au Nord du pays, il convient aussi de la compter parmi les auteurs du Sud qui ont « sollicité », « annexé » (mémoire d'enfance, rêverie marine, soupçon d'unité perdue ?) la fable d'un songe indécis.

Chacun sait ce que la littérature de ce pays doit au mouvement réaliste. Les *fantastiqueurs* (à la suite de Jean Ray) en ont poursuivi le tracé. Mais c'est précisément parce qu'ils ont exploré un domaine où la vérité (*fût-elle apparente*) se détache peu à peu de ses différentes représentations, qu'ils s'en sont réapproprié le sens.

La conduite du réel a pris chez les *fantastiqueurs* de nouvelles voies narratives. Probablement inspirés par les avancées surréalistes, les Compère, Owen, Richter et Muno, ont systématiquement dévoyé la représentation factuelle au profit de leur imaginaire. La conduite du récit répond désormais à l'antithèse (réel-altération du réel) et s'ouvre bien entendu sur ce qu'il est permis de désigner par *un champ de distorsion du réel* qui relève de l'invention, de l'explosivité formelle et plus

encore chez les initiateurs du *réalisme magique*, de l'ouverture à une nouvelle dimension.

La création de l'*État-Belgique* serait pour beaucoup, hors de l'événement majeur autant que singulier qu'il instaure, le terreau susceptible d'alimenter, l'émiettement des choix d'écriture qui s'offrent à leur art.

Certains pointent (incriminent ?) la position de l'institution littéraire belge, et l'approximation d'un locus en périphérie du domaine français ; une observation appuyée par le fait que les pouvoirs publics ne prennent guère en compte *la difficulté d'être* du monde de l'écrit.

Ne pouvant pas prétendre facilement à s'introduire parmi les genres et les pratiques légitimés en France, les créateurs belges se seraient tournés vers des genres moins valorisés, comme le fantastique, la littérature policière, la composition de planches dessinées. Toute fondée peut-elle paraître, l'observation doit être relativisée tant est composite (et riche en contradictions), le choix du registre de composition.

Des légendes à la parabole, de l'histoire à l'invention...

Dans la volonté d'identifier (et d'exporter) un sentiment d'unité nationale, plusieurs écrivains vont s'intéresser au folklore et recueillir le fond légendaire de nos régions. De telles fables font une large place au merveilleux, aux superstitions et aux ressources de l'oral, mais elles ne relèvent pas à proprement parler du fantastique (ces récits ne dérogent pas au prescrit de la réalité).

Elles ont cependant contribué à mettre à la disposition des futurs *fantastiqueurs* un état d'esprit ainsi que des situations narratives et des thèmes pertinents et porteurs d'imaginaire. Ces *légendes* alimenteront une littérature dite *fantastique et populaire* dont bien des auteurs sauront s'inspirer.

Parallèlement, le réalisme, tel qu'il est perçu, conçu et se

développe en Belgique, va exercer une influence marquante sur l'ensemble de la production littéraire.

Langue, musique et humeur des mots...

Dans leur volonté (consciente ou instinctive) d'afficher leur identité *territoriale*, de nombreux écrivains vont développer une langue spécifique (baroque selon certains), un français distinct de celui pratiqué en France. Cette langue se caractérise par une exubérance verbale, une propension à l'hyperbole et à l'exagération, et propulsé aussi par l'intrusion d'images percutantes. Ces indices pourront être pris au pied de la lettre et l'effervescence formelle qui s'ensuit pourra devenir réalité, ouvrant la voie à une *littérature du paroxysme*, tant dans la perception des éléments d'approche que dans l'expression de leur *nouvelle* réalité.

On voit donc se développer deux façons de concevoir le fantastique ; l'un, classique, « extérieur », représenté par Jean Ray et l'autre, plus intérieur, le « fantastique réel », assumé par Franz Hellens.

Le héros, l'anti-héros, entre imposture et légitimité...

En associant l'auteur belge à son destin et aux errements identitaires qui le tracent (le dissimulent ou le propulsent, c'est selon), Marc Quaghebeur a réalisé une authentique scénographie de la littérature belge. Avec un sens aigu de la méthodologie active, (transversales audacieuses et pertinentes, émergence d'une réalité historiée...), il offre au lecteur un phénoménal répertoire des mouvements et noms qui occupent enfin le champ naturel d'un imaginaire à nul autre semblable. Formalisant les observations diffuses – mais tellement justes, de Roger Avermaete, auteur de chatoyantes monographies et d'une *Histoire de Belgique* malicieusement

revisitée – Marc Quaghebeur se pose, en chercheur infatigable et d'une curiosité illimitée, comme le parangon d'une vérité identitaire entre esthétique et histoire :

*Ainsi qu'on l'a déjà vu chez un Compère, un Kalisky, un Mertens ou un Ghelderode, si renvoi à l'Histoire il y a dans la fiction belge de langue française, c'est foncièrement au travers de figures de l'échec historique ou de la sortie de l'Histoire. Que ne feraient-ils pour échapper, à certains moments, au faux de l'Histoire ! Même s'ils ont cru L'assumer ? Ce qui intéresse par exemple la plupart des auteurs chez Charles Quint, c'est le moment de l'abdication volontaire et des années qui suivent celles du pouvoir. Est-ce foncièrement différent, à un autre extrême de la palette fictionnelle, de l'attitude d'un Jean Muno écrivant son Histoire exécration d'un héros brabançon (1982) et y ridiculisant les pompes académiques chères à ses parents ? Au travers d'un style carnavalesque qu'on retrouve chez un Detrez ou un Ghelderode, Muno cherche à faire advenir un anti-héros qu'il ressent et présente comme foncièrement belge. Celui-ci se trouve, en s'éloignant de tout ce qui touche, de près ou de loin, aux identifications avec des formes patentées de représentation officielle.*¹⁹

Et aujourd'hui, le fantastique ? Genre périmé ou non-genre en mutation...

Sachons raison garder : tous les écrivains belges ne sont pas des *fantastiqueurs*... Mais le mouvement produit depuis les avancées symbolistes, a touché le plus grand nombre.

Quant au pays qui les accueille (et les inspire le plus souvent), il s'est trouvé un nom mais continue de se chercher une identité. La littérature belge sera donc *fantastique* dans la mesure où les auteurs (qui ne se connaissent guère), «décalent» volontiers le sujet qui les inspire, associant volontiers leur langue (française et *baroque* diront certains) à la

Quaghebeur
Marc, *Aux confins
du fantastique et
du réel, le
légendaire plus
que l'historique* [At
the confines of
true and fictitious:
the fabled over the
historical], Studia
Romanica
Poznaniensia,
Adam Mickiewicz
University Press,
Poznań, vol.
XXXIX/1, 2012.

dérive et aux silences mêmes de leurs propos. Entre la conception « génétique » de l'œuvre et sa relation, il y a comme un roulement continu des contrastes.

Souvenons-nous à propos de Maurice Maeterlinck et de sa prodigieuse hésitation, tout à la fois sur l'étrangeté de la relation entre l'homme et son environnement, sur la singularité des rapports qui s'insinuent entre ses personnages et le lecteur, sur le sens prêté aux événements...

Jean-Baptiste Baronian et la littérature de l'étrange

La littérature belge est riche, et forte de ses individualités, porteuse essentielle d'une vie culturelle intense. Jean Baptiste Baronian en est l'un des plus éminents « défricheurs ». On lui sait gré d'avoir pris les contours d'une *École de l'Étrange*, si lumineusement appropriée à la réalité dite *fantastique*, de ses emprunts au *genre* qui lui permettent d'entrer lui-même dans la mouvance dont il reste le plus éminent analyste.

Membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique et président des « Amis de Georges Simenon », il est également l'auteur de biographies (Baudelaire, Verlaine et Rimbaud.)

Après un roman poétique d'apprentissage, *L'un l'autre* (Robert Morel, 1972), Baronian publie plusieurs ouvrages chez Robert Laffont, qui ont chacun leur ton, singularité et pertinence. Ni répétitive, ni conventionnelle, l'activité littéraire est pour lui une manière d'échapper à la perspective désolante d'une « vie clef sur porte ».

Aujourd'hui, on la retrouve la littérature fantastique à travers des auteurs comme Michel Rozenberg, Alain Darteville, Christopher Gérard ou Bernard Quirigny. D'autres auteurs anciens ou contemporains touchent au fantastique. On peut citer : Marcel Thiry, Jean Muno, Nadine Monfils, Anne Richter, Jacques Sternberg, Alain Le Bussy, pour n'en citer que

LES FANTASTIQUEURS

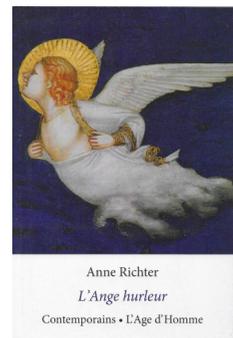
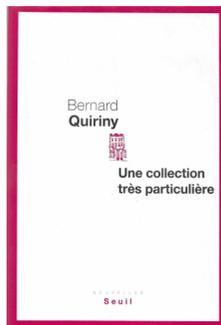
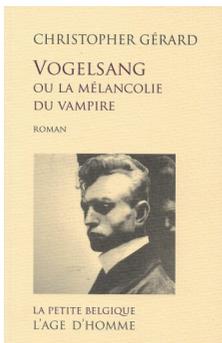
quelques-uns.

À l'heure actuelle, les auteurs qui adhèrent au *fantastique* se limitent plutôt au format de la nouvelle. En revanche, certains recourent au roman et réservent *au mètre long de la prose*, leurs meilleurs soins (Jean Ray avec *Malpertuis* ; Stephen King chez des auteurs anglo-saxons).

En ce qui concerne les auteurs belges contemporains, il convient de relever le nom de Carino Bucciarelli, poète et romancier, héritier inspiré du genre et auteur de *Mon hôte s'appelait Mal Waldron* ; *Nous et les Oiseaux* (M.E.O.) Mais son dernier et remarquable ouvrage, *Le Symbole de l'Infini* (2024) atteste sa totale adhésion au *réalisme magique* dès lors que les certitudes se désagrègent et que *le réel* s'efface au profit d'une étrange et redoutable pérambulation.

D'autres accents, quelques déviations, de multiples carrefours attestent encore et toujours la propension des écrivains belges à fuir les leurres du réel. On peut donc supposer que le fantastique « à la belge », sans pour autant se doter d'une école d'écriture, poursuivra ses lignes de fuite dans une graphie de sédition persistante...

Et qu'il continuera de repérer la fausse réalité sujette au désordre et à la mort pour lui préférer les voies précaires où marchent la surprise, la découverte et le hasard.

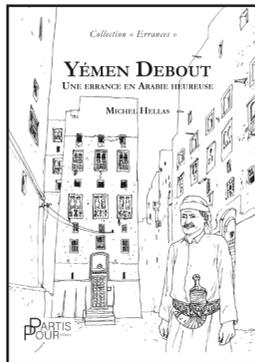


Les entretiens de l'AEB

Entretien de Michel Hellas avec Alexandre Millon

à propos de son dernier livre :
Yémen Debout, Une errance en Arabie heureuse.
Bruxelles : éd. Partis Pour, coll. Errances, 2024.

Michel Hellas vit à Bruxelles. Il a été journaliste à la RTBF pour le magazine d'enquête et de reportages « Au nom de la loi », avant de couvrir l'actualité internationale pour le journal télévisé. Il a réalisé des documentaires, dont L'Arbre Providence, prix du jury au Film Festival de Porquerolles en 2020. Il est également l'auteur d'un essai sur le totalitarisme, La Passion totalitaire. Ben Laden, Lénine, Hitler chez Labor Éd, 2006 et d'un roman Taklamakan chez Murmure des Soirs Éd, 2021.



Alexandre Millon : À travers un carnet de voyage, un petit bijou de 60 pages, tu nous emmènes avec toi dans le Yémen à la fin des seventies. Sac à dos, sans itinéraire précis ni réservation. Dans ce pays de tribus et de hauts reliefs, au gré des chauffeurs (presque aventuriers eux aussi) qui acceptent de te prendre en stop. Commençons par le titre. Peux-tu nous expliquer ce *Yémen Debout* qui n'est plus celui d'aujourd'hui, un pays déchiré par une guerre interne entre chiites et sunnites.

Michel Hellas : Ce titre de *Yemen debout* répond à plusieurs exigences et d'abord à un constat : c'est à pied, c'est surtout debout sur mes deux jambes que j'ai sillonné l'Arabie Heureuse, du nord au sud, des plages de la mer rouge aux hautes montagnes de l'intérieur. Debout renvoie aussi à l'architecture yéménite, l'une des principales raisons qui me poussèrent à visiter ce pays. La construction en terre crue et à la main, depuis des siècles, d'immeubles de six, sept ou huit étages, la beauté de ces bâtiments, tout cela m'a offert l'image d'une architecture qui se tient debout alors que la nôtre, celle de nos maisons, me donne celle d'une architecture assise, ce qui n'est pas plus mal mais différent. Enfin, par *Yémen Debout*, j'ai voulu exprimer mon aspiration à un Yémen sorti de la guerre et des ruines, aspiration à des Yéménites revenus à leur culture, à leurs traditions, même si la guerre, celle d'un temps passé depuis peut-être des siècles, fait aussi partie de leurs traditions.

A. M. : Sans déflorer le livre qui emprunte les chemins des hasards, où tu te lances, notamment, dans une mémorable danse du sabre, au fil des rencontres donc, et dans le sens premier du verbe rencontrer (se trouver près de, en présence d'Autrui) , à la page 31, tu écris : *L'humanité est partout la même face aux fléaux qui frappent les peuples... même humanité à la seule différence que l'une nous est familière et l'autre pas, mais l'exotisme n'est*

finalement qu'un voile léger, ne faut-il pas entendre l'héritage des Lumières, l'Unité du genre humain au-delà des croyances et de la couleur de peau ?

M. H. : J'ai voyagé un peu partout dans le monde arabe, de Ryad à Marrakech, de Najaf en Irak à Beyrouth avec chaque fois le même bon accueil mais le Yémen m'attirait parce que je comptais y faire aussi un voyage dans le temps, un retour au temps des tribus, un temps perdu en Europe depuis longtemps. Oui, ce voyage m'a fait découvrir un monde disparu sans que je n'y retrouve davantage qu'un soupçon de mes racines de guerrier gaulois. Etais-je Eburon, Trévire ou Conduze ? Et pourquoi pas Yéménite !

A. M. : Tu parles de Mokha, on pense au café mais c'est aussi une étape de ton périple puisque Mokha est aussi une ville portuaire du Yémen sur la mer Rouge...

M. H. : J'ai appris l'existence de la ville de Mokha en préparant mon voyage, c'est dans ce port que, au XVIIe siècle, les navires français, hollandais, britanniques, jetèrent l'ancre pour acheter du café, lorsque cette nouvelle boisson fit fureur dans toute l'Europe. Apprendre l'existence d'une ville appelée ainsi, c'est comme si se brouillait la séparation entre rêve et réalité, comme si une ville nommée Chocolat s'élevait dans les campagnes mexicaines, mais l'ordre du discours ne fût malmené qu'un instant car Mokha était à moitié en ruines lorsque je l'ai visité, des ruines toujours habitées. J'y fis quelques rencontres armées. Que resterait-il du voyage sans ses illusions ?

A. M. : La fin des années 70, c'est la fin des trente glorieuses, de la croissance économique, nous sommes sur les

cendres encore chaudes de la guerre du Vietnam, du mouvement hippie. C'est aussi le massacre des athlètes israéliens à Munich, Ayatollah Khomeini en Iran et la loi coranique, bref un Moyen-Orient à vif, mais dans ton livre, et derrière le globetrotteur, ton regard positive et se porte sur les gens, bref au final, tu as vécu, je te cite (page 57) : « Le meilleur de ce que peut offrir le voyage ». Sur cette vision-là du voyage, tu viens de nous donner un sentiment : Que resterait-il du voyage sans ses illusions ? Peux-tu en guise de conclusion, nous en dire plus, selon toi, sur l'art ou sur l'acte de voyager ?

M. H. : L'art du voyage est multiple mais n'est-ce pas d'abord d'oser laisser le monde se déshabiller sous des yeux d'un voyeur, des yeux d'une intense présence mais aussi d'une grande discrétion. C'est dans le silence que le voyage livre ses secrets. Je me souviens d'une journée entière à attendre le train, à Palenque, au milieu d'un village Maya ; une journée assis sur les talons pour observer les va et vient des hommes entre champ et maison, les jeux de leurs enfants et la préparation des galettes de maïs par leurs femmes. Je me souviens aussi d'une journée dans le Grand temple hindou de Madurai, à l'extrême sud de l'Inde, avec les processions d'éléphants sacrés, de dromadaires et le cortège des prêtres vêtus de blanc. Trouver la présence invisible, voilà la quête du voyageur. Mais l'art du voyage, c'est aussi de participer. Je me souviendrai toujours de ma peur, de mes cris pendant que ce guérisseur ou rebouteux sénégalais me pétrissait, me tordait le genou pour en extirper l'entorse qui m'immobilisait. En fin de compte, l'art du voyage, c'est surtout savoir recevoir, se laisser imprégner par des images, des sons, des odeurs et des rencontres.

27.08.2024

Prix du premier roman belge à l'abbaye de Villers

La littérature belge de langue française était à l'honneur à l'Abbaye de Villers-la-Ville ce soir du 24 juillet 2024.

Il s'agissait de la remise du Prix du Premier roman belge à l'Abbaye de Villers.

Le procès de Jeanne d'Arc se tint ensuite au milieu des ruines, qui enrichirent et dramatisèrent le décor.

Mais avant cette représentation magnifique, on remarquera la présence de nombreuses personnalités.

Monsieur Michel Stavaux, président du Jury fit la lecture du résultat de la délibération qui a mis à l'honneur le roman de Sophie Vandevuegle, *Feu le Vieux Monde*, paru chez Denoël.

Michel Stavaux cita ensuite cinq textes particulièrement distingués par le jury:

Renaud Boucquey pour *Rien sur Nietzsche* aux éditions Samsa

François Degrande pour *L'Ombre d'une racine* aux éditions MEO

Catherine Godefroid pour *Couleur savane après la pluie* chez Murmure des Soirs

Pascal Lorent pour *Retour à Anvie* aux éditions Weyrich

PRIX DU PREMIER ROMAN BELGE ...

Sophie Museur pour *Pop* aux éditions Onlit.

La remise du prix s'acheva par la lecture par Bruno Georis d'un extrait de l'oeuvre lauréate.

Ce fut une belle soirée, très applaudie, dédiée aux livres et au théâtre, vécue dans un cadre de rêve, celle des Ruines de l'Abbaye de Villers-la-Ville.

Anne-Michèle Hamesse

Juillet 2024

Lectures

Jean-Michel AUBEVERT, *Journal d'un départ – Photographies de Bretagne*. Poésies. Photographies de Joëlle Aubevert. Mont-Saint-Guibert : éd. Le Coudrier, coll. Sortilèges, 2024.

Un poète n'est jamais aussi bon que quand, usant de ses outils personnels, qu'il maîtrise, il sert la poésie, la démultiplie, la rend fertile.

Pour le suivre de longtemps, je peux dire que l'euphonie, l'allitération, l'écholalie, la consonance s'y déploient sans jamais tomber dans la préciosité ou l'afféterie car le projet du poète est de cerner le réel, outillé des marques poétiques. La forme – expression traditionnelle – doit servir le fond et il y a ici suffisamment de beautés pour que le lecteur prenne part à la foison des sons, à leur subtile alliance – alliage des mots et des paysages.

Deux sections ici : Avant Bretagne et Bretagne. Il y eut un départ et à l'arrivée – notre lecture – un ressourcement.

La féconde plume de l'auteur dans sa science de la nature et dans celle de la relayer par les mots, par le style, nous vaut, page après page, des enchantements qui tablent sur des thèmes proches de l'auteur : les bois, l'hérédité, la parentèle, la métaphore filée, les ressources de la langue pour peu qu'on s'y intéresse.

La magie nous assure des développements audacieux où, par glissements, le poète nous fait dévaler des espaces de sens, des émotions premières à la classification poétique des choses.

Le miracle là tient à une assurance dans ses propres dons, dans ses formulations interrogatives, sinon métaphysiques.

Dire la jouissance, le baiser, l'amour, la nature, la sève

heureuse : le poète n'arrête pas de sillonner son parcours de textes qui enchantent le coeur et le corps.

Cette poésie, qu'il est loisible de lire pour sa beauté à voix haute, s'engendre et réussit à convaincre de son art personnel : en un pays de légendes, le poète remue mots, terres et ciel pour s'inventer une vie, celle d'un manieur exceptionnel du verbe.

Les mots s'appellent et il en sort une musicalité étonnante :

« Qu'un coeur batte est son coeur de métier »

« Je vais pratiquer le poème dont le vivant nous gratifie »

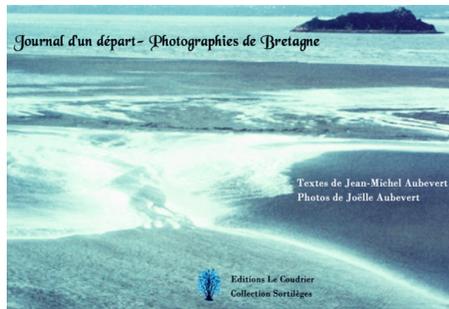
« Qu'est-ce que le ciel sinon le coeur où bat l'oiseau »

« Connais la lèvre de ta peau pour chevet de ton livre »

La langue fuse, écarquille les sens, vivace, comme un pollen générateur.

Un très beau livre, tout de prose, dans le voisinage éternel de la langue et de la nature.

Philippe Leuckx



Anne BONHOMME, *Attendre*. Poésies. Illustrations de Cathy Devylder. Mont-Saint-Guibert : éd. Le Coudrier, 2024.

Il ne faut pas plus de 33 poèmes à l'auteure pour mesurer la beauté inexorable qu'elle dresse face à la mort, à la perte, à l'irréversible.

C'est avec une grâce infinie d'écriture fluide, légère, musicale, que l'auteure, guidée par deux comparses Eunice et Antonia, glisse sur les contreforts d'une vie à ses extrêmes!

Quelle beauté pour nouer ce qui est souvenirs, couleurs, « liqueur ancienne », « lattente infinie » à ce monde qui « dévore le jour ».

Cet onzième livre de poèmes porte en lui de fortes résonances d'amour et de nostalgie ; il rend compte d'une manière forte et courageuse de ce que l'on ressent au plus juste quand le temps commence à s'effriter, et qu'on en perd la lumière.

Sans jamais peser, l'écriture d'Anne Bonhomme recense les images les plus nettes d'un parcours de vie en « eaux calmes », avec « petit fantôme flottant » comme une âme perdue.

Tissé de questionnements existentiels, essentiels, le poème déroule ses constats fulgurants (« mais que faire/ avec la lumière »), quand « nous avons vécu cette vie/ à l'envers ».

Oui, « ce qui reste du/ monde ancien" risque de fuguer vers « la suave odeur du /vide ».

Les images splendides contrebalancent la noirceur des constats, certes. En touchant au plus vif, l'écriture prélève les pépites :

« corps délivré de / tant de peurs »

« petits paniers emplis/ de lueurs qui s'éteignent »

« cet étrange murmure de / la terre/ on n'en guérit pas »

La poète, dans son grand âge, réussit à décliner ce qu'il est

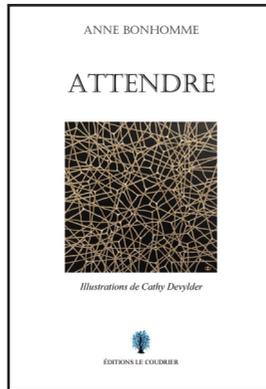
LECTURES

le plus difficile à maîtriser, l'écume des choses solides et belles que la vie a offertes.

« Nous avons consolé les/ anges » sonne comme le mot lucide de fin, tracé parce qu'on est au bout du livre. Au début de tout.

Un grand livre.

Philippe Leuckx



Philippe CANTRAINE, *Devant la grande patience*. Poésies. Paris : éd. Caractères, 2024.

Le Livre d'heures d'un poète indocile et fervent.

Philippe Cantraine n'entend guère se poser ; il marche, installe ses balises et continue d'interroger les mots qui ruissellent en lui et de lui... Prolixe et cependant soucieux de fixer l'instant, il cherche et trouve le juste point de convergence entre l'émotion et le poème. Lui viennent alors des pièces scandées où alternent mètres courts et longs, inspirés par le naturel écoulement des grâces, des heurts et des peines que le temps nous réserve :

*Sans consumer ma hâte,
J'aligne les mots, prends note, Ecris
Obliquement, les doigts béquillés de cendre.
Les miettes me frôlent
De vies d'insectes légers. Il n'est pas tard. (p.37)*

Le poète cultive volontiers l'écriture paradoxale : « Par le chas de la lune goutte/un ciel percé » (p.28) ; « Je me suis démis le mois d'août Pour une /étoile silencieuse »... Il concocte sa provende métaphorique avec soin ; mais avec une égale énergie : « Que tombe le rideau tendu/ Au rail de sa patience » (p.36). Avec Cantraine, on se projette dans le négoce continuels entre « perte » et « profit », captures » et « bouffées libératoires ». Mais le souffle conquérant s'apaise (ou s'éteint) à mesure que les forces se réduisent :

*La patience est butin
Pourquoi n'en tirerais-je pas. A parts*

égales

Force et destin ?

Je n'ai à perdre que moi-même (p.49).

Entre mémoire (hâtivement interrogée) et *présence-absence* de « l'autre », entre *fusion* ou *confusion*, associées au corpus même de l'existence, le poème murmure ou éructe, c'est selon.

Assujettie à sa nécessité rageuse autant que profuse, l'écriture déferle au fil des pages, mais se resserre à des moments précis, comme pour inviter le lecteur à mesurer avec elle, les avatars de la pensée.

Michel Joiret



Daniel CHARNEUX, *Deux reines pour un trône*. Roman (réédition). Bruxelles : éd. Edern, 2024.

Ce roman de Daniel Charneux a paru à l'enseigne de Luce Wilkin, sous le titre *Si près de l'aurore*. Il a obtenu le renommé prix Gauchez-Philippot et le prix quinquennal du roman historique Alex Pasquier.

Il reparaît sous l'égide d'Edern, dans une version remaniée et augmentée par l'auteur.

C'est un volume de 325 pages dont la couverture est illustrée d'un tableau représentant le supplice de Jane Gray par Paul Delaroche, exposé à la National Gallery à Londres.

On connaît la règle du roman historique : les faits doivent être exacts, mais le commentaire est libre. C'est la règle même qui régit le journalisme.

Les romanciers sont les journalistes de la condition humaine.

Nous avons tous appris plus ou moins l'Histoire de France à travers les romans d'Alexandre Dumas.

Alexandre Dumas était le journaliste du pittoresque dans l'Histoire ; au lieu que Daniel Charneux se veut le témoin d'une histoire relevant de la tragédie humaine.

Daniel Charneux n'est pas un amuseur public ; c'est un poète.

Écoutez voir !

« En ce temps-là, Dieu était partout et toujours. Dans les églises et les chapelles, dans les abbayes, dans les monastères, de matines à laudes, de vêpres à complies, des moines embusqués sous les capuces et des chantres à bedon rond chantaient son nom. Les oiseaux le louaient dans les parcs et les bois, et les poissons dans les ruisseaux et les rivières, et les cristaux dans chaque pierre ancrée en terre ou roulée jour après jour depuis la nuit des temps au lit des cours

LECTURES

d'eau qui dessinent leur résille sur la carte d'Angleterre, comme sous la peau le bleu réseau des veines. »

On est effrayé à la lecture de ce roman par la facilité et la désinvolture avec lesquelles on expédiait au bûcher ou au billot les gêneuses et les gêneurs. On tuait comme on semait la vie, sans la moindre retenue. Et cela, au nom de Dieu qui, en ces occasions montrait qu'il avait de bien mauvaises fréquentations. Deux belles personnes cependant, deux types : Jane Gray et Mary Tudor. Mais très contrastées, très opposées, très incompatibles.

L'héroïne du roman est Jane Gray, fille d'Henri Gray, marquis de Dorset, qui finira duc de Suffolk.

C'est une jeune fille prodige. À moins de quatorze ans, elle lit le latin, le parle et l'écrit. Elle correspond, comme une grande, avec le réformateur suisse Heinrich Bullinger.

À ses moments perdus, elle lit Platon dans le texte grec.

Sa rivale, Mary Tudor, est la fille d'Henri VIII et d'Anne Boleyn. Elle règnera sous le titre d'Elisabeth Ière.

Celle-ci est d'une tout autre espèce : « conquérante et vindicative », suivant une formule célèbre appliquée à tout autre chose.

Jane Gray est une intellectuelle. Les intellectuels ne sont guère faits pour le pouvoir. Ils ont un esprit critique trop développé qu'ils exercent à l'égard d'eux-mêmes tous les premiers. Ce qui retarde leur prise de décision. Et quand ils l'ont prise, ils se demandent si c'était la bonne. De tout quoi ils se rendent à l'avis du plus éloquent. Les intellectuels sont aisément la proie des habiles et des rusés, qui n'agissent que dans leur propre intérêt.

En revanche, les ambitieux ne sont pas des intellectuels au sens propre du terme, ce sont des agisseurs. Ils vont droit au fait, ne s'embarrassent pas de scrupules. Ils disent que leur décision, une fois prise, ne peut être que la bonne. Et rien ne

peut les faire reculer.

Inévitablement, il adviendra à la faible Jane ce qui devait advenir. Emportée dans les rets d'entreprises factieuses, elle périra sous la hache du bourreau, après avoir fait aveu, dans les quelques mots qu'on lui permettra de dire, face au peuple rameuté et friand d'exécutions capitales, qu'elle se reconnaît responsable de ses errements, mais qu'elle n'a jamais eu la volonté de nuire à Mary Tudor.

Subtilité de plaidoirie qui n'aurait guère eu de succès devant des juges en toges.

Et l'auteur de poursuivre :

« Puis elle s'agenouilla sur la paille, tendit la main vers Mrs Tynney qui lui donna son mouchoir dont elle se banda les yeux. Perdant le billot de vue, elle le cherchait vainement des mains disant :

– Où est-il ? Que dois-je faire ?

Feckenham la guida, elle posa le cou dans l'échancrure s'écriant :

– Entre tes mains, Seigneur, je remets mon Esprit.

La hache s'abattit. Un extraordinaire flot de sang jaillit de ce petit corps ».

La brièveté de cette description met en évidence l'immanité des mœurs de ce temps.

Il n'est pas qu'on admire l'énorme travail (lectures, notes, recherches généalogiques) qu'a réclamé cet ouvrage de son auteur.

Aussi qualifierions-nous ce livre d'ouvrage de professeur, désirent apprendre des choses neuves à ses lecteurs intimidés, et colloqués au bas-bout de leur banc de potaches ; un ouvrage de professeur soutenu par un style au cordeau, d'écrivain qui a de la branche. Ajoutons pour la petite histoire que malgré ses travaux éditoriaux nombreux, Daniel Charneau ne s'est pas déporté, quand il lui fut proposé de jouer au sein

LECTURES

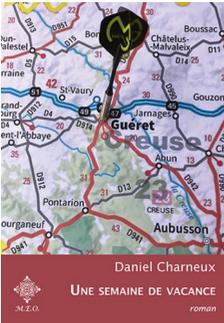
du comité de rédaction de *Nos Lettres* le rôle précieux mais aussi ingrat de correcteur.

Grâce lui en soit rendue.

Marcel Detiège



Daniel CHARNEUX, *Une semaine de vacance*. Roman (réédition). Bruxelles : éd. MEO, 2024.



Bonne surprise que la réédition d'un roman de 2001, sous la couverture des éditions M.E.O.

Vous y lirez l'odyssée ordinaire d'un marcheur de trente-huit ans au travers d'un département français, La Creuse. En sept jours, le narrateur boucle son périple, fixant les promenades, les visites, les haltes, les repos, les découvertes. Du 19 au 25 juin, le personnage principal radiographie au scalpel une région et nous en dit ses beautés.

Périple culturel, certes, buissonnier en diable. Une ampoule au pied retarde un peu notre voyageur et le souvenir d'Odile, 35 ans, vient tarauder son présent.

Si le roman a de petits airs de baguenaude « Michelin », énumérant comme le guide ce qu'il s'agit de voir d'intéressant, il est porté par une écriture soucieuse d'élégance, parfois presque précieuse dans ses descriptions de sites et lieux « qui valent le détour ».

La chute du roman, à laquelle le lecteur ne s'attend pas, donne une autre lumière au personnage et à ses aventures.

Le lecteur, en attendant, aura fait un tour de Creuse, aura pris goût à la marche que pratique assidûment l'auteur du livre.

La surprise de l'épilogue lui aura aussi appris qu'il faut se méfier des parcours trop bien balisés. Ils peuvent receler des mystères, comme nos vies.

Un roman savoureux, qui se déguste, comme sa prose fluide.

Philippe Leuckx

**Jean-Marie CORBUSIER et Dominique NEUFORGE,
Printemps pour un autre rivage. Poésies: Châtelaineau, éd.
Le Taillis pré, coll. Livres d'artistes, 2024.**

Dans un format carré, coffret et feuilles libres, se mêlent textes de Jean-Marie et encres de Dominique pour cet inclassable livre d'artiste, publié à 25 ex. seulement.

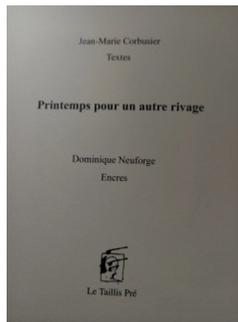
Sur un thème attachant des animaux de compagnie, le livre articule présences et sentiment d'absence, face à la beauté, aux cris, une éternité certaine à offrir aux passagers de l'éphémère.

Alors « une pure lumière », ou « ce vaste chant », ou encore « parole devenue sans visage », les deux artistes énoncent les émotions les plus vives dans de brèves déclarations poétiques (entre 7 et 9 vers) pour dire cet insatiable besoin de l'autre, quand le tremblement ressemble intimement à l'amour.

Il reste à « guetter » l'impossible, à convoquer la présence perdue, comme tout effort d'écriture qui puisse en relayer la densité.

Opération réussie puisque cette poésie en images nous retient, nous enjoint à relier, à relire, « cet autre rivage », en nous, hors de nous, pour un « printemps d'éternité ».

Philippe Leuckx



Michel DUCOBU, *L'ombre de l'aube*. Poésies. Préface de Pierre Guérande. Illustrations de Manu Henrion. Mont-Saint-Guibert : éd. Le Coudrier, 2024.

Michel Ducobu est à la fois un poète et un dramaturge. Il a été professeur à Namur. Mais ses élèves savaient-ils au moins leur chance ? On ne sait jamais sa fortune au moment qu'on en jouit.

Professeur chevronné et poète à galons, cela n'est pas courant dans les classes de collège.

À la quatrième de couverture, il expose une théorie transcendante de la poésie. Nous n'aurons pas l'ambition d'en exprimer l'essence. Il y a bien de la philosophie là-dessous, de la métaphysique, voire même de l'herméneutique.

Tout cela est trop pour notre cervelle poreuse.

(« Grand-âge, nous voici ! »)

Nous nous contenterons de humer sagement les parfums des bouquets dont il a orné ses étaux. Parfums de femmes, d'amour et de volupté.

*Ô femme de mes jours et de mes joies
Force fragile et fécondité de colombe
Tu donnes le lait céleste à notre fils
Tandis que serré contre tes reins
Je t'offre le nectar de mon amour*

On ne peut être plus expressif... Mais serait-ce notre penchant pour une éloquence hugolienne qui nous fait préférer ceux de ses poèmes où le poète concentre tout son talent de grand statuaire ? Tel « Fontana del nettuno » », dédié à André Doms, l'un de nos derniers grands poètes vivants ?

LECTURES

*Un dieu idéal plus homme que le commun
Doué de toutes les beautés du corps ouvert
Front formidable et muscle comme armure
Tout autour d'un membre montré avec rage
(...)
La fontaine enivrante du forgeron embrasé
Partage les gorges fraîches du bronze doux
Et si le regard faible fléchit face au sceptre
La langue brûlante se désaltère à la source*

La poésie intimiste n'est pas un genre qu'il néglige. Citons ce poème « D'un rien », dédié à notre ami Joseph Bodson, le Commandeur des Lettres françaises de Wallonie :

*D'un rien et je me retrouve vide
Comme une cage sans barreaux
Ni murmure du matin ni oiseaux
Nu sur le mur du jardin assoupi
Les pieds dans les lentes odeurs
De la terre qui soulève son drap
S'abandonne à la meule du jour*

Spécialiste des haïkus, le poète excelle dans le distique. Ainsi cet autre poème dédié aux mânes de Julos Beaucarne :

*Lève-toi plus tôt que le matin
Et rêve d'inventer le chemin*

Michel Ducobu est un humaniste, quelqu'un qui exalte le culte de l'humain dans son universalité, c'est-à-dire en ce qui est commun à tous les hommes. Pour lui, le Temps ne connaît pas de solution de continuité. La vie n'est pas, pour lui, une somme d'époques et de générations classifiées, ainsi qu'on voit dans les Précis d'Histoire, mais une sorte de féerie à jet

LECTURES

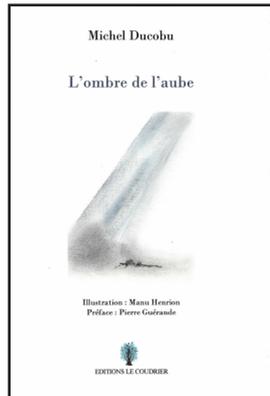
continu, dans le bonheur comme dans le malheur, (car le funeste a aussi sa magie), féerie à laquelle chacun apporte l’empreinte de sa sensibilité intellectuelle et artistique, et qui se fond dans le déversoir insondable de l’humanité en mouvement, comme la démocratie en mouvement, laquelle n’est pas un état et, par conséquent, n’est jamais un fait accompli.

L’humanité non plus. Il en va de même de la poésie.

L’ombre et l’aube ne s’opposent pas ; elles se complètent, se prolongent, se confondent.

Ce recueil est préfacé par Pierre Guérande, poète notoire et notable, dont les vues et les aperçus sur la poésie sont toujours pertinents, et qui connaît admirablement l’œuvre de Michel Ducobu.

Marcel Detiège



Gaëtan FAUCER, *Sous-bock*. Aphorismes. Bruxelles : éd. Lamiroy, 2024.

L'aphorisme serait-il à la mode? En tout cas, il y a un filon certain, chez des auteurs du Cactus Inébranlable ou de chez Lamiroy.

Faucer, prolifique auteur de nos lettres, à côté de ses pièces et de ses essais, s'adonne ici brillamment au genre. Brièveté, ironie, humour, décalage, jeux de mots, clins d'oeil, autodérision, sont au rendez-vous de ces centaines de propositions, parfois loufdingues, parfois profondes, parfois dérisoires : mais c'est le genre qui le veut et c'est plaisir partagé par le lecteur.

Citons un petit florilège :

J'ai voulu écrire sur de la glace, tout a fondu.

-

J'écris sur une feuille d'automne mes maux divers.

-

La douleur peut être un moteur.

-

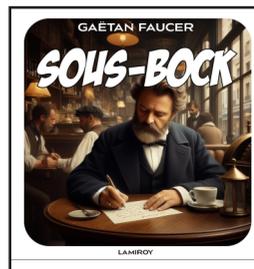
Il est fort d'écrire autour d'un café.

-

Le vivant est un mort en sursis.

-

Coincé entre deux mondes, je suis un vivant mort.



Disciple de Guitry, amoureux des lettres et des sons, sachant qu'écrire est "une discipline" gaie ou sérieuse, l'auteur nous en donne ici de belles preuves, à partager sans modération.

Philippe Leuckx

Jean JAUNIAUX, *Le jugement des glaces*. Roman. Bruxelles : éd. M.E.O., 2024.

Voilà un livre qui donne du bonheur. Une totale réussite qui force le respect.

Le personnage central, Barthélémy, ex-professeur, auteur d'un Guide qui lui a offert un public de lecteurs, s'est nourri à Bruxelles de ses « nuits d'errance » et de leurs rencontres.

Arrivé sur la côte à Saint-Idesbald, il poursuit son écheveau d'amitiés solides. C'est d'abord un juriste Van Drogenbos, c'est ensuite des « pèlerins » tchéchènes, fuyant Sangatte (qui ferme), et avec lesquels il va nouer des liens très intenses.

Il les sauve de leur errance, les instruit, les héberge, et le rêve d'un départ enfin vers l'Ecosse tisse autour de cette petite communauté une cellule vive de chaleur et de compréhension.

Il y a Aslan, instituteur, qui a quitté son village détruit par les Russes; une femme mutique; un déserteur russe, très jeune, et deux jumeaux.

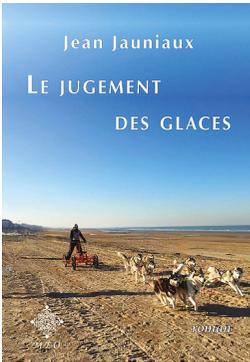
Tout de suite, le courant passe et l'utopie prend forme : grâce à Zanzibar (rencontré à Bruxelles), à Charon, passeur, à Van Drogenbos, le projet se concrétise. Quant au fameux «Jugement des glaces», qui donne titre à l'ouvrage, nous devons attendre la fin pour en connaître le contenu.

L'épilogue peut tomber car nous avons tremblé au sort de ces réfugiés du bout du monde, enfin compris.

La beauté du roman tient à la perspicace analyse des personnages, à la fluidité narrative du récit, à l'écriture chatoyante, à la fois poétique et réaliste.

On croit à l'utopie, grâce à la belle mise en place des décors et de ces antihéros ordinaires.

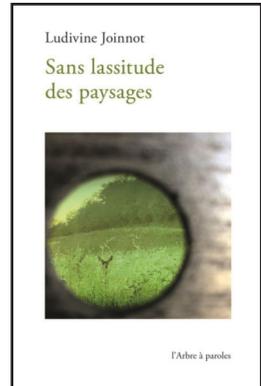
Philippe Leuckx



Ludivine JOINNOT, *Sans lassitude des paysages*. Poésies. Amay : éd. l'Arbre à paroles, 2024.

À travers ce recueil, Ludivine Joinnot nous rappelle subtilement qu'il y a urgence à vivre, à aimer, à chercher en soi ce qu'il y a de plus réel, de plus vivant pour l'écrire (s'écrire ?) et attirer l'attention sur ce que chaque instant contient de précieux. On est ici en présence d'une poésie qui met au jour les sensations, les émotions, le moment qui passe, les cris du cœur et du corps ; on est ici en présence d'une poésie qui nous invite à habiter le monde poétiquement (écrire est un premier appel) en l'inventant, en le chargeant de possibles, en le prolongeant à tous les temps pour espérer, qui sait, y trouver notre voix, notre ton, notre place ; on est ici en présence d'une poésie qui évoque la conquête d'un meilleur rapport à soi et au monde ; on est ici, enfin, en présence d'une poésie célébrant une forme

de joie qui ne dépend pas des circonstances mais est liée à notre présence au monde et se construit, jour après jour, dans l'accomplissement de soi et du tout. En effet, pour l'auteure, accéder à la joie revient à accéder à soi (il faudrait peut-être que j'existe/avant que de vouloir tenter la joie), être sans attente, réceptif à ce qui est, faire preuve de gratitude pour ce qui nous constitue, nous porte et nous prolonge. *Sans lassitude des paysages* est un livre à travers lequel Ludivine Joinnot explore les thèmes de la recherche de soi et exprime avec une sincérité bouleversante son moi profond, en ce y compris, ses failles, sa fragilité (en moi le tiraillement/et tant de failles à faire pâlir), ses faiblesses, son besoin d'amour et de lumière ; mieux, *Sans lassitude des paysages* est un livre à travers lequel, Ludivine Joinnot met au jour une poésie qui se tient au plus



LECTURES

près de l'intensité de la vie et ne nomme que les endroits où le cœur se retrouve.

*fous nos yeux à l'idée du départ
qui fait promesse d'avenir
nous improvisons quelques pas
comme pour une danse de mai
au soleil franc de nos liens, l'écho
ensemble, nous allons
ensemble, nous irons
nous le savons comme le savent
ces chiens de faïence qui
dos au miroir nous observent
le bois défait ses nœuds
nous, nous refaisons le monde*

Pierre Schroven

Michel JOIRET, *L'heure du conte*. Roman. Bruxelles : éd. MEO, 2024.

Dans *L'heure du conte*, Aurélien, octogénaire à la retraite, meuble ses journées en rêvant, en racontant des histoires à sa petite voisine Fabrizia.

Mais il est mal vu de voir se fréquenter un vieil homme et une petite-fille. La mère Maria n'en a que faire.

Dans un Bruxelles, nimbé de souvenirs d'enfance d'un vieil homme qui voit s'étrécir la vie, le poète Joiret soigne ses descriptions, distille un charme presque suranné à ces petits chapitres de vie.

L'écriture fluide, le sens du pittoresque et l'envolée des contes, tout concourt à la réussite de ce bref roman.

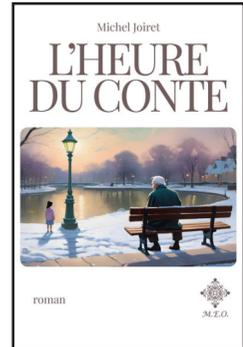
Dans ses jeunes années, Aurélien Delevert a été professeur « de conte » à Gafsa, en Tunisie. «L'heure du conte» date de cette époque, heureuse époque où il aurait pu nouer une romance avec l'une de ses élèves, Saïda.

Pour l'heure, il entrevoit de vivre avec Maria mais il y a tant d'obstacles intérieurs à franchir, tant de réserve de part et d'autre.

C'est aussi l'heure des « comptes », le vieux professeur n'a pas peut-être eu la vie escomptée, peut-être sa carrière a-t-elle nui à ses amours.

L'heure du conte jouant subtilement du rêve et de la réalité, le romancier aussi a joué d'une certaine réalité (statut de professeur, amateur de séminaires) pour brouiller les pistes et nous enjoindre à rejoindre le monde du rêve.

Ce beau roman invite à relire toute vie avec les clés de la mémoire, du rêve et de la réalité.



Philippe Leuckx

Colette NYS-MAZURE, *Sans crier gare*. Encre d'Elise Kasztelan. Poésies. Lille : éd. Invenit, coll. Déplacement, 2024.

Ce beau livre « en déplacement » vient de recevoir le Prix Léon-Paul Fargue 2024.

En véritable ethnographe, Colette Nys-Mazure observe, scrute, radioscopie les voyageurs du TER, de Tournai à Lille : passagers d'un jour, navetteurs, écoliers, étudiants, clandestins suivis, de tous âges.

Mêlant les constats graves, légers, humoristiques, le poème éclaire le rail, les compartiments, les menues activités des uns et des autres.

L'auteure « qui se sent à l'abri/ dans ma voiture de chemin de fer » ne rate aucune occasion de parfaire sa vision du monde à partir de la trouée vers l'espace qui file.

Du rectangle circonscrit à l'intime immobilité de l'intérieur, les vers conservent la mémoire des trajets, des bonheurs, des angoisses de retard, des haltes imposées.

L'oeil capte les dormeurs, les visages défaits, les gros mots de ceux-là qui « niquent » à tout va, les « sordides ritournelles », rêvant d'un « voyage sans aspérité » mais existe-t-il?

La poète photographie les espaces et fidèle à Perec relie les mots, les sensations, à la saison, à l'activité, à l'humeur.

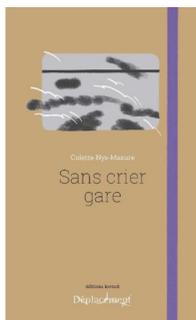
« Sous mes yeux s'esquisse/ un coup de foudre une passion »(p.49)

Elle est, « par la fenêtre », un peu comme au cinéma. Elle enregistre et célèbre la vie-qui-va. Avec ses heurts et ses beautés.

Elle réussit à donner vie à ce « chœur » des gens rencontrés, frôlés dans cette « proximité/ promiscuité » voulue, acceptée.

Un livre de mémoire vive.

Philippe Leuckx



Jean-Loup SEBAN, *Le trirègne d'Amarante de Pierre de Ronsard. Poésies.* Bruxelles : éd. La Ronde Poétique, 2024.

On ne lit pas Jean-Loup Seban d'une seule traite, ainsi qu'on ferait une œuvre d'imagination. Il faut le lire avec modération. Un poème par jour. Davantage, ce serait faire courir risque au lecteur de connaître un de ces effets d'ivresse que provoque une trop capiteuse liqueur. La perfection échauffe l'esprit et suscite le vertige, quand elle n'éloigne point. En l'espèce, il faut convenir d'une mise à distance de l'habituelle façon de lire la production industrielle.

L'auteur écrit pour peu. Comme Montaigne, pour quelques amis. Il n'en est pas moins audacieux. Il s'est attaqué, cette fois, au Régent de La Pléiade : Pierre de Ronsard. Attaqué est une façon de dire, car il le célèbre tout du long, sans réserve, en admirateur émérite.

Pierre de Ronsard n'était pas un homme simple.

C'était un caractère. Il ne devait point être facile à vivre.

Il court une anecdote sur sa vie privée qui sent un peu bien fort la savonnette à vilain ; nous ne nous en ferons point l'échotier. Sachons cependant que Ronsard, n'était point né poète. Il ne rêvait que de batailles et de gloires militaires, jusqu'à ce que la carrière lui fut refusée au motif qu'il était sourd. Faut-il voir en cette infirmité la raison de son irascibilité ? Toujours est-il que ne pouvant s'illustrer, au milieu des mortels, à la pointe de l'épée, il entreprit de conquérir la gloire, au milieu de ses semblables, à la pointe de la plume.

Jean-Loup Seban est un poète savant et de bon aloi. Il ne cesse dans l'érudition d'être urbain. Il a cette élégance de feindre que le cas Ronsard nous est matière connue et bien assimilée. Il fait comme si nous pouvions le suivre de sonnet en sonnet, sans nous replonger dans le fatras des chrestomathies

scolaires. Il tresse trois couronnes (ce qui est une innovation attendu que les classiques se contentent d'une couronne), par lesquelles il nous expose l'état des choses avant Ronsard, pendant la régence de Ronsard, et après Ronsard.

Le XVIème siècle l'oubliera tout à fait. Il nous faudra attendre, et les Romantiques et l'article de Sainte-Beuve, pour faire remonter à la mémoire des lettrés le souvenir des œuvres de Ronsard.

Parler de l'œuvre de Ronsard c'est évoquer La Pléiade, groupe d'écrivains (au nombre desquels Joachim du Bellay faisait figure de second de Ronsard), désireux de réagir à la poésie fade du Moyen-Âge, par le retour à une imitation des Anciens. Encore fallait-il que la personnalité des épigones surnageât, que dis-je ? dominât. Il fallait qu'ils s'appropriassent le genre qu'ils imitaient pour devenir dans l'imitation des poètes personnels .

Une belle leçon à la fois d'exigence et d'humilité pour les enrégés d'originalité ayant la prétention de faire ce qui n'a jamais été fait avant eux, et qui pour y parvenir s'autorisent toutes les facilités.

Jean-Loup Seban était l'homme qu'il fallait pour célébrer le « Trirègne d'Amarante de Pierre de Ronsard ».

Il est un homme de la Renaissance, par son amour authentique de ce siècle qui accueillit et favorisa la renaissance de l'antiquité païenne.

La suite de sonnets qu'il nous offre présente cette particularité typographique de commencer par le dernier vers du sonnet précédent.

I.

(...)

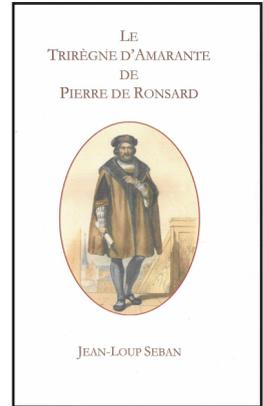
Palerme est ton berceau ; l'impériale Cour

A vu naître l'enfant, ô divine allégresse,

En Avignon conçu par l'esprit troubadour !

II.

*En Avignon conçu par l'esprit troubadour,
Le sonnet de Sicile a conquis l'Italie
Sur le char de Cypris, Déesse d'Idalie,
Par ordre d'Apollon, maître ès art de la Cour !
Dante a vu le notaire en ce sombre faubourg
Du Paradis céleste, où la mélancolie
Peut d'une longue attente engendrer la folie,
Avant que le salut ne trompette à l'entour.
Messer Cavalcanti, le prime ami de Dante,
Philosophe et poète, a raillé l'imprudente
Aventure des cœurs, la folle envi d'amour !
À Toulouse il a vu, loin des flots noirs de l'Ebre,
Un poète enfloré dans l'église célèbre,
Et plus heureux encor, l'amé cavalcadour.*



Voilà, par l'exemple, ce qu'est la prosodie de JLS (comme l'appellent hypocoristiquement ses familiers) : un vers opulent, une rime sonore, des verbes recherchés, si apprêtés, si précieux, qu'ils en sont quelquefois supercoquantieux ; une orgie de mots-bijoux, inusités, obsolètes, qui, à la fois enrichissent et divertissent l'esprit.

Enfin, un feu d'artifice langagier digne de rivaliser avec les « Fastes pédantesques » de Ronsard.

Perfectionniste, (qu'il prenne garde, la manie de la perfection est le début de la folie), il tourne et retourne cent fois en son esprit un vers avant que de le livrer, le plus limé, le plus affûté, le plus achevé, non sans le sourire philosophique d'un sage, (voilà qui nous rassure !), s'amusant de tant d'efforts, tant de peine, tant de patience, pour une chose aussi simple, aussi dérisoire, et, au bout du compte, aussi nugatoire : un mot !

Marcel Detiège

Edith SOONCKINDT, *A comme Angot*. Essai. Bruxelles : éd. Edern, 2024.

Quand Edith m'a annoncé la parution d'une nouvelle oeuvre, *A comme Angot*, j'avoue de n'avoir pas sauté d'enthousiasme.

Comme beaucoup j'ai un a priori pour les stars de télévision souvent peu sympathiques.

Angot n'échappe pas à cette catégorie.

Mais bon, le regretté Dale Carnegie qui en connaissait un peu sur les comportements humains, avait l'habitude d'éprouver pour tout nouveau venu dans sa vie un préjugé favorable avant tout autre sentiment, au contraire des jugements faciles et définitifs. J'abandonnai donc cette funeste habitude des jugements hâtifs pour me plonger dans la lecture.

Je ne me souviens plus du nom de ce philosophe chinois ou était-ce un poète, qui prétendait qu'il suffisait pour aborder ou même résoudre un problème d'en changer l'orientation, déplacer l'angle de vue devait suffire à voir les choses différemment et donc à les aborder sans préjugé.

C'est donc munie de ces deux recommandations, celle du chinois et elle de Dale Carnegie que j'entamai ma rencontre avec Christine Angot.

Toutefois le choix d'Edith m'intriguait, que pouvait elle donc bien trouver comme qualités à Christine Angot. Sans doute le talent, mais le talent suffit-il à créer une amitié?

Il s'agit tout d'abord de l'histoire d'une rencontre.

Il y a Nice comme décor, difficile de trouver mieux, Nice vaut mieux que Vilvorde ou Roubaix, bien que ces deux villes

doivent avoir leur charme, je connais l'importance des lieux de rencontres ayant pour ma part rencontré Edith à Rome, je connais l'importance des parfums des ambiances, transposés dans les souvenirs.

Nice donc était le décor de ces deux femmes, imaginatives et talentueuses dont l'écriture était et est toujours le moteur, la respiration.

L'écriture fut sans nul doute la passion commune qui devait les rapprocher.

Ce qui explique sûrement ce sentiment d'amitié qu'elles éprouvèrent chacune, et dont Edith reste le seul témoin.

Ce sentiment d'amitié dura longtemps.

Edith ou l'avocat du diable?

Il s'agit en fait de l'histoire d'un reflet.

Edith se place au milieu de ce reflet, change l'angle de vue et voit ce que ça donne

Il y a là un jeu de miroirs tout à fait intéressant, comme dans les Ménines de Velazquez, un jeu de miroir qui capte la scène, la fait pivoter et nous dévoile ce qui était caché.

Il en va de même dans le livre d'Edith, une part de la réalité nous est donnée dans un jeu de miroir.

Deux femmes sont en train d'écrire, l'une dans l'ombre l'autre dans la lumière.

Celle qui est dans l'ombre se révèle peu à peu et fait apparaître la réalité.

C'est ainsi que j'en perçois la scène.

Je distingue dans le fond Christine et Edith comme des poupées gigognes, aux reflets multipliés chantant la tourbillon de la vie comme Jeanne Moreau.

LECTURES

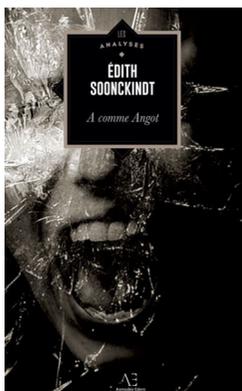
Les souvenirs qu'Edith garde de Christine semblent s'effacer, se dérober aux regards alors que l'image médiatique se précise et s'accumule, elle paraît submerger le réel qui s'enfuit.

Une relation forte et étrange, qu'Edith nous raconte sous couvert d'un petit abécédaire désordonné, selon son sentiment, ignoré par l'autre, Christine prise désormais dans le vertige de la folie médiatique on en saura pas plus.

C'est une grande lettre inachevée à une amie perdue de vue, sinon perdue, elle a la valeur des sentiments dont le souvenir nous hantera à jamais.

Anne-Michèle Hamesse

Août 2024



Olivier TERWAGNE, *L'automne en juillet*. Bruxelles : éd. Traverse, coll.Carambole, 2023.

Regard sur le passé pour jauger le monde d'aujourd'hui.

Comme il adore jouer avec les mots et que sa démarche est en général originale, Terwagne prend la précaution d'avertir ses lecteurs. Dès le titre, son livre est de l'ordre du surprenant « L'automne en juillet ». Il le justifie en ayant recours à l'historique de la langue française : automne est un substantif qui n'existait pas autrefois pour indiquer le passage de l'été à l'hiver.

Notre auteur précise son parti pris en accordant à sa première partie le statut de *prequel*, substantif récent emprunté à l'anglais et au latin dont la signification est « œuvre écrite auparavant mais publiée après une œuvre composée plus tard », ce que les québécois appellent « antépisode » lorsqu'il s'agit d'une série télé ou d'un épisode dans un film.

Toujours féru de langage, Terwagne adore jouer avec les mots, en offrir d'inconnus ou en créer de néologiques, les couler en métaphores, en proposer la mélodie grâce à des consonances complices. Il ne dédaigne pas, mais sans forfanterie, nous régaler avec des vocables découverts çà ou là dont la musicalité le réjouit : à commencer précisément par la musique du *thérémine* ou de la *paraclèse*, *pétrichor* et son odeur, *triquètre*, *épocale*, *noétique* ou le *laptop* informatique, voire le cotonneux *futon*...

S'interrogeant à propos de sa vie, Terwagne, auto-défini comme « antique moderne / caduque et d'avant-garde » ou encore comme « chroniqueur vivaldien de nos petites semaines », jette sur le monde qui nous entoure un œil plutôt désabusé tout en s'interrogeant : « faut-il dresser le portrait du temps / présent et dénoncer ses corruptions » ? Son inventaire

LECTURES

critique énumère : « avènement des nations libérales, mécanisation du réel, numérisation intégrale, simulacre et tyrannie de l'éphémère ». Tout cela qui, selon lui, se situe «entre guerre froide / détente, dégel, guerre fraîche / libéralisation et transparence.»

Il suggère de « se libérer des urgences / du monde pour travailler / clandestinement / à l'élaboration de /nouveaux regards ». Il se demande si le rôle de l'écrivain ne serait pas de « se dire que la narration / nous sauvera de la perte ». Il dresse le double portrait de femmes d'aujourd'hui mises en parallèle. D'abord, ancrée dans son terroir « la fille de la rue l'orée du bois » qui crée elle-même son emploi, se soucie d'écologie, cuisine des plats naturels, n'a pas foi dans le «mythe de la Croissance, vit sans réseau / ivre de livres de poésie.» Ensuite, « la fille de l'ambassadeur » qui est apatride, préfère l'inaction. En interférence de ce duo féminin, esquisse de l'autoportrait de l'écrivain, fils de paysan.

La deuxième partie du livre prend l'apparence de la prose sous l'intitulé « Impromptus générationnels » où défilent des pensées livrées en vrac. Le constat initial est que, sous l'afflux des données incommensurables téléchargeables, face au développement de l'intelligence artificielle « Nous n'avons jamais été aussi près à nous débarrasser du libre arbitre ».

Se mêlent souvenirs, réflexions et témoignages. Ce sont aussi des considérations à propos d'écriture et donc de littérature, aussi à propos d'événements puisés dans le dernier quart du XXe siècle car ce qui est capital sans doute c'est «Saisir l'époque demeure une nécessité. Avant de balayer ce présent trop insistant, trop harcelant.» Des rituels immuablement programmés sont détaillés. La grande fête religieuse de l'Assomption suscite des commentaires. La consommation lancée par la rentrée scolaire se ressent boostée par d'autres célébrations consuméristes : Saint-

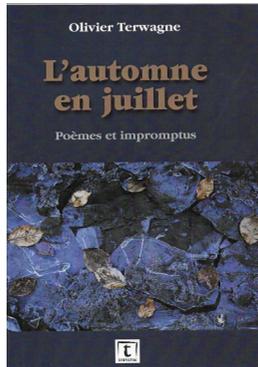
LECTURES

Nicolas, Noël, Saint-Valentin.

Une des conclusions est que « nous passons de l'homo-zapping impatient, avide de contenus compressés, esclave du temps court, blasé, aigri, addict à l'éphémère, à la nouveauté qui balaye et s'adresse à des petits alzheimers sédentaires avant l'heure. »

Retour au poème en dernière partie dénommée : «séquelles». C'est là que s'épanche Olivier Terwagne. Il se dit à lui-même « tu vis d'erreurs / d'air et d'eau claire / passé maître dans l'art / des choix de seconde main » et s'interroge : « que faire de ces mots que l'on greffe / en urgence / comme des points de suture », lui qui a « toujours mis un x à / Dieu ».

Michel Voiturier



Activités de nos membres

Lionel Baland a reçu une lettre de remerciements de la Fondation Armée secrète – l' Armée secrète ayant été la principale organisation de résistance armée en Belgique durant la Seconde Guerre mondiale –, liée à l'Armée belge, pour la publication de son ouvrage *La Légion Nationale belge: De l'Ordre nouveau à la Résistance* consacré à l'organisation d'Ordre nouveau - La Légion Nationale qui est entrée dans la Résistance dès 1940 et dont le chef Paul Hoornaert est mort en déportation en Allemagne en 1944.

Il a été invité à prendre la parole durant ½ heure dans la matinale de Radio Courtoisie à Paris, intitulée Ligne droite, le 2 septembre, afin d'analyser les résultats des élections pour le Parlement de Saxe et de Thuringe en Allemagne.

Son voyage en Russie est cité dans le JT de TV Libertés du 29 juillet au sein du reportage de Nicolas de Lamberterie sur le passage des frontières entre, d'une part, le Belarus et la Russie et, d'autre part, les pays de l'Union européenne.

Depuis le début de l'année, Lionel Baland est intervenu à plusieurs reprises dans les JT de TV Libertés à Paris à propos de la situation politique aux Pays-Bas, en Allemagne et en Belgique.

Isabelle Bielecki a animé deux ateliers « Stichou' les 14 et 21 septembre 2024 au Musée Magritte et à la Maison de la Francité (Bruxelles).

Gaëtan Faucer a été nommé directeur des éditions

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Lamiroy le 24 juillet 2024. Le 2 septembre, au Petit Chaperon Rouge (Bruxelles), il a prononcé une conférence sur le thème : *Le pouvoir de l'amour chez les Romantiques*.

L'Académie française a décerné son prix François Coppée à **Philippe Leuck** pour son recueil *Le Traceur d'aube* (éd. Al Manar, 2024).

Michel Voiturier a donné un atelier d'écriture le samedi 7 septembre 2024 à la cafétéria de Saint-Jean-de-Dieu (Leuze-en-Hainaut). Il en animera encore les 12 octobre, 9 novembre et 14 décembre 2024.

Toi qui pâlis au nom de Vancouver (1924-2024) : Marcel THIRY, de l'aventure à la littérature

En 1915, à dix-huit ans, l'étudiant liégeois Marcel Thiry s'engage dans le corps des autocanons belges où il rejoint son frère aîné, Oscar. Avec trois cents volontaires, dix autos blindées ont pour mission de quitter les Flandres pour venir en aide aux troupes du Tsar. Marcel et Oscar partagent l'autocanon 14 avec notamment le futur mandataire communiste Julien Lahaut et un colosse, Constant-le-Marin, quatre fois champion du monde de lutte.

En 1917, après des affrontements meurtriers en Galicie, la Révolution russe oblige le corps expéditionnaire à rentrer au pays où Oscar, blessé à la tête, a été rapatrié. Mais la route de l'Ouest est interdite : passant d'un train à l'autre, le contingent rejoindra Vladivostok à travers la Sibérie et la Mandchourie. Après dix-huit jours de traversée du Pacifique sur un paquebot américain, le corps expéditionnaire belge est accueilli en grande pompe dans les grandes villes des États-Unis. De New York, sur le transatlantique *La Lorraine*, ils gagnent Bordeaux où l'unité est dissoute.

Marcel Thiry, qui deviendra l'un des plus grands auteurs belges du XXe siècle, sera durablement influencé par cette aventure. Elle trouvera des échos dans son œuvre, et tout spécialement dans le recueil de poèmes *Toi qui pâlis au nom*

LECTURES

de Vancouver, dont l'ARULg (Association des Romanistes de l'Université de Liège) a voulu célébrer le centenaire en cette année 2024.

Du **mercredi 25 septembre au samedi 19 octobre**, une exposition s'articulera en deux parties :

1. *L'atelier du poète*

Objets, lettres et carnets manuscrits tenus lors de l'expédition

Éventail des œuvres de Marcel Thiry

Études critiques sur la vie et sur l'œuvre

2. *Le voyage initiatique*

Carte et chronologie de l'expédition

Photos des lieux et commentaires évoqués dans le recueil de 1924

L'exposition sera visible du mercredi au samedi de 14 à 18 heures à la Salle de l'Émulation (rue Charles Magnette, 9 à Liège).

Le mercredi 16 octobre après-midi, dans la salle académique de l'ULiège, se tiendra une journée d'étude sur le thème « Marcel Thiry, passeur de frontières ».

Quatre exposés seront présentés :

1. Gérald Purnelle, « Marcel Thiry parmi les poètes belges de langue française des années 1920 et 1930. »

2. Laurent Demoulin, « Analyse des incipits dans la poésie de Marcel Thiry.»

3. Pierre Halen, « *Paulo maiora canamus* : un adage antique pour la modernité poétique dans l'entre-deux-guerres (à partir de la correspondance de Marcel Thiry avec Paul Dresse). »

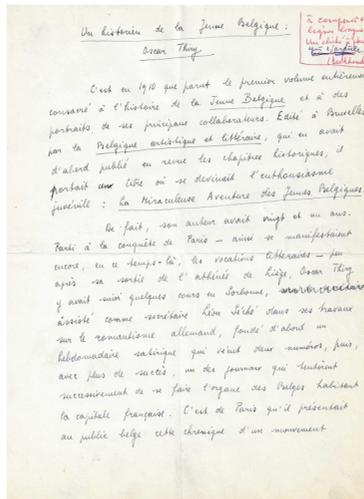
4. Marc Quaghebeur, « *Voie-lactée* ou la métamorphose et

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

l'intériorisation de la guerre. »

La journée d'étude commencera à 14h30 et sera clôturée par la projection du film de Françoise Lempereur, *Soldats belges dans l'armée du Tsar*, qui évoque cette expédition.

Daniel Charneux



Première page manuscrite d'un article de Marcel Thiry évoquant le livre de son frère Oscar consacré à la Jeune Belgique (*Nos Lettres*, juin 1956).

*Échos et informations de nos partenaires de la
Fédération Wallonie-Bruxelles:*



Académie royale de
Langue et Littérature
française:
www.arllf.be

Société belge
des auteurs:

sabam

www.sabam.be

AREAW

Association royale des
écrivains et artistes de
wallonie:
www.areaw.be

Archives et
Musée de la
Littérature:

aml

www.aml.cfwb.be



Centre Wallonie-
Bruxelles Paris:
www.cwb.fr

Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 51 | SEPTEMBRE 2024



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

**ÉDITEUR RESPONSABLE: ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE
LANGUE FRANÇAISE**

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES, DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE ET DE LA
SABAM**